CAMILLE MONTAGNE

Paris. — Imprimerie de E. MARTINET, rue Mignon, 2.



Trinquart, Phot. 23, rue Louis-le-Grand.

17

CAMILLE MONTAGNE

BOTANISTE

ANCIEN CHIRURGIEN EN CHEF D'ARMÉE,
MEMBRE DE L'INSTITUT (ACADÉMIE DES SCIENCES),
ETC.

PAR

Paul-Antoine CAP

De l'Académie impériale de médecine,
de l'Académie de médecine de Belgique, des Académies de Turin,
Lyon, Rouen, Lille, Nancy, etc.,
Lauréat de l'Institút, etc.

« Certains hommes semblent si détachés des événements extérieurs, que le récit de leurs aventures les plus bizarres et les plus dangereuses n'excitent point la curiosité, tant eux-mêmes semblent y prendre peu d'intérêt et y mettent peu de leur âme..... »

(Paul de Rémusat.)

AVEC UN PORTRAIT DE M. MONTAGNE
PHOTOGRAPHIÉ D'APRÈS NATURE.

PARIS

J. B. BAILLIÈRE ET FILS

LIBRAIRES DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MÉDECINE
rue Hautefeuille, 19

1866

La tâche que j'entreprends m'a été confiée par un cher et excellent ami (1). S'il ne me l'avait pas imposée lui-même, elle m'eût été suggérée par le sincère attachement que je lui portais. Un autre motif m'a encore déterminé : c'est l'occasion qui m'était offerte de raconter une vie fort intéressante, quoique très-ignorée, et de montrer tout ce que peut une volonté ferme et persévérante, dirigée par un esprit droit et par une âme expansive et honnête.

Cette étude m'a d'ailleurs valu ce précieux avantage de vivre quelque temps de plus dans l'intimité de ce savant, digne et respectable à tant d'égards. Parmi les documents

(1) Voici les termes de son testament qui m'imposaient ce devoir amical :

« J'ai écrit aussi de ma propre main une histoire détaillée de ma vie entière.
» Il n'est pas question de la publier ; mais si mon ami M. P. A. Cap... voulait
» bien prendre la peine de rédiger ma biographie sur ces documents exacts, je
» serais heureux qu'il consentît à payer ce tribut à la mémoire d'un homme
» qui l'a tant aimé, lui et toute sa famille..... »

qu'il a fournis lui-même à sa biographie, j'ai trouvé plus d'une fois avec bonheur l'expression de l'attachement qu'il portait à ma famille. J'y ai trouvé aussi une multitude de particularités qu'il cachait par modestie et dans la crainte d'intéresser médiocrement ceux qui ne l'ont pas connu, mais que j'ai dû recueillir religieusement, parce qu'elles font mieux apprécier son esprit élevé, son vaste savoir ou son cœur généreux.

Que l'on ne cherche donc point ici un intérêt d'émotion ou de curiosité qui, à l'aide de situations piquantes ou dramatiques, excite et soutient l'attention du lecteur. Une carrière modeste, utile, sans péripéties bien saillantes, mais non sans gloire, si elle ne présente pas de phases extraordinaires, peut toujours offrir un haut et sérieux enseignement.

Orphelin dès l'âge le plus tendre, privé de fortune et de première éducation, mais résolu de se suffire à lui-même et de s'élever par son seul mérite, Montagne, d'abord aide-timonier de la marine, se voue, à l'exemple de son père, à la profession médicale, et atteint aux plus hauts grades de la chirurgie militaire. Rentré dans la vie civile, il s'attache à l'histoire naturelle, se place au premier rang des botanistes et des micrographes, et devient membre de l'Institut. N'est-ce pas là un saisissant exemple de ce que permettent d'accomplir le culte ardent et sincère de l'étude,

a volonté de servir de tout son pouvoir l'humanité comme la science, enfin, la pratique soutenue du bien, appuyé sur la modestie et l'abnégation, vertus si rares de nos jours !

« Lorsqu'un homme, disait récemment M. Coste (1), » s'est consacré tout entier aux actives méditations de la » science, l'histoire de sa vie puise son plus vif intérêt » dans l'exposé fidèle des travaux qui ont fait ses joies, ses » tourments et sa gloire. » Mais si sa vie morale n'est pas au-dessous de sa vie scientifique, si les qualités de l'homme privé se sont élevées à la même hauteur que ses talents, on ne saurait s'arrêter à la simple énumération de ses travaux, et son biographe est tenu de rendre à sa mémoire une justice à laquelle lui-même n'eût pas attaché moins de prix qu'à sa réputation de savant.

S'il est vrai, comme l'a dit Fontenelle, que les savants sont des ambitieux de cabinet, cette généralité, comme toute autre, doit admettre des exceptions. La biographie qu'on va lire en présente une des plus accentuées.

On a publié, il y a quelques années, au sujet de Mozart, un petit livre intitulé : *Vie d'un artiste chrétien au* XVIIIe *siècle*. J'ai eu un moment la pensée de mettre en tête de la biographie de Montagne ces mots : *Un savant désintéressé au* XIXe *siècle*.

(1) Éloge de du Trochet, prononcé à la séance publique de l'Académie des sciences, du 5 mars 1866.

Les diverses périodes de cette noble existence, aussi studieuse qu'accidentée, formeront les deux premières parties de cette étude. La troisième partie, sous forme d'*Appendice*, comprendra l'énumération des travaux scientifiques de Montagne. J'ai cru devoir la séparer des deux premières, parce qu'elle doit surtout intéresser les botanistes, et qu'elle se rapporte moins à la biographie du savant qu'à l'histoire générale ou particulière de la science des végétaux.

Les documents qui font la base de ce travail ont été puisés dans une autobiographie très-étendue, écrite par Montagne lui-même; quelques autres détails m'ont été fournis par sa famille ou par ses amis.

P. A. C.

CAMILLE MONTAGNE

PREMIÈRE PARTIE

DE 1784 A 1832.

« En y regardant de bien près, il est rare » qu'on ne découvre pas, dans la vie de » chaque homme, les *filaments*, quelquefois » très-déliés, qui rattachent les mérites et les » goûts de l'âge mûr à des impressions de » jeunesse. »

(Arago, *Éloge d'Ampère*.)

I

Le 15 février 1784, naissait à Vaudoy, village du canton de Rozoy en Brie (Seine-et-Marne), Pierre-Camille Montagne, mort le 5 janvier 1866, ancien chirurgien en chef d'armée, officier de la Légion d'honneur, membre de l'Institut (Académie des sciences), de la Société impériale et centrale d'agriculture, de l'Académie impériale de médecine et d'un grand nombre de sociétés savantes, nationales et étrangères.

Son père, Pierre Montagne, originaire de Saint-Marcel de Félines, dans l'ancien Forez, était venu s'établir à Vaudoy, comme chirurgien accoucheur, après avoir *gagné maîtrise*, comme on le disait alors, sous le docteur Morand, chirurgien en chef de la Charité et des Gardes françaises. Il avait épousé Marie-Sophie Quetin, nièce d'un bijoutier de Paris, retiré dans

le même village. Son beau-père, monteur de boîtes pour l'horlogerie, avait acquis dans cette profession une certaine aisance. Des trois sœurs de madame Montagne, l'une était mère assistante de madame de Nevers, supérieure de l'Abbaye-au-Bois, et les deux autres religieuses du couvent du Sacré-Cœur, où elles résidaient encore au commencement de la révolution.

Pierre Montagne, praticien assez habile, voulant étendre le cercle de sa clientèle, alla se fixer, en 1792, dans la petite ville de Chaulmes, située sur la route de Meaux à Melun. A peine y était-il installé, qu'à la suite du déplacement d'un cimetière, une épidémie de typhus s'y déclara. Le jeune chirurgien, après avoir payé largement de sa personne, fut atteint lui-même par le fléau et mourut victime de son zèle, à l'âge de trente-trois ans, laissant à sa veuve, presque sans fortune, un fils de neuf ans à peine accomplis et une petite fille de cinq ans.

Camille avait reçu du curé de Rozoy les premières notions de lecture, d'écriture et de latinité. Un peu plus tard on l'avait mis en pension chez un instituteur qui était en même temps l'organiste de la ville. A Chaulmes, il avait fréquenté l'école primaire, où il n'était pas question de latin. Voilà les seuls éléments d'éducation qu'avait reçus le pauvre enfant quand il se trouva privé de l'appui paternel.

Cependant il avait trouvé dans la modeste bibliothèque de son père un petit nombre d'assez bons livres : le *Spectacle de la nature*, de l'abbé Pluche, un Buffon avec figures coloriées, quelques ouvrages de médecine, entre autres les *Principes de chirurgie* de Lafaye, qui l'avait intéressé vivement, malgré la répugnance qu'il éprouvait à voir et à toucher des plaies ; disposition qu'il réussit à vaincre par la suite, non sans lutter vivement contre sa sensibilité native.

Madame Montagne résolut de venir avec ses deux enfants s'établir à Paris, où elle était née, et qu'habitait le reste de sa

famille. Or, on était en 1793; les couvents avaient été fermés et la jeune veuve dut s'installer chez une tante, sœur Sainte-Ursule, qui s'était associée avec ses deux autres sœurs pour tenir un pensionnat de jeunes filles, dans la rue Plumet. Le petit Camille se trouvait là un peu désorienté et assez désœuvré. On le plaça chez un architecte, M. Cheval Saint-Hubert, ordonnateur des fêtes du gouvernement, ce qui lui donna l'occasion d'assister à plusieurs scènes et solennités républicaines, notamment à celles où l'on détruisit les insignes de la royauté, où l'on brûla les vestiges de l'ancien régime, et où chacun crut devoir changer son nom de famille contre un nom tiré de l'histoire grecque ou romaine. Il apprit du moins chez le citoyen Saint-Hubert les éléments du dessin linéaire, en même temps qu'il pouvait suivre les leçons de l'école municipale, où il dessinait force bonnets phrygiens, niveaux et autres emblèmes favoris de l'époque.

Au bout d'un an, on s'aperçut que ce travail ne lui ouvrait aucune carrière, et l'on crut lui préparer un meilleur avenir en le faisant entrer chez un parent, épicier rue Mouffetard, M. Basile Leroy, dont le frère était horloger au Palais-Royal. Mais on ne tarda pas à s'assurer que ce n'était pas encore là sa vocation, et qu'il n'était nullement propre à l'exercice d'une profession mercantile. Il persévéra néanmoins pendant plus d'une année, ne trouvant d'autre dédommagement à ses ennuis que la proximité du Jardin des plantes, où il passait toutes ses journées de sortie et tous ses moments de loisir. Il finit pourtant par se dégoûter de l'épicerie et demanda à rentrer chez sa mère. Un bon prêtre de l'Oratoire, M. Lebrun, ami de la famille, afin d'utiliser l'activité naturelle de l'enfant, voulut bien lui donner quelques leçons de latin, de langue française, et, ce qui le charma surtout, lui prêter des livres de voyage, qu'il se mit à dévorer. Nous commençons ici à apercevoir les premiers « filaments », la première source des penchants qui se déve-

loppèrent dans le cours de la vie de l'ardent voyageur et du futur savant.

Montagne tenait de son père une assez bonne constitution physique et le goût prononcé du travail. Il devait à sa mère une complexion fine, nerveuse, et une rare sensibilité. « L'âme d'une mère, a-t-on dit, fait souvent la destinée de son fils. » La petite bibliothèque de famille avait fait naître en lui le goût de l'instruction, surtout celui de l'histoire naturelle et des études médicales; son instituteur organiste avait fait surgir son aptitude à la connaissance des langues, en même temps que son sentiment musical; ses premiers essais d'architecture avaient montré ses dispositions naturelles pour les arts du dessin; enfin les leçons et les livres de l'abbé Lebrun avaient développé son imagination et tourné ses idées vers les voyages. Aussi, pour le moment, toute son ambition se bornait-elle à devenir marin.

En 1796, il n'y avait point d'école de marine régulièrement organisée. Il suffisait de subir un examen sur les mathématiques, dont le jeune Camille ne connaissait pas même les éléments. On le mit entre les mains d'un professeur, parent de M. Dessaint, chef de bureau des études au ministère de la marine. L'enfant fit de rapides progrès. Au bout d'un an, M. Dessaint le fit examiner et reçut son engagement comme novice-timonier, aux appointements de 18 francs par mois. On lui délivre une feuille de route pour Toulon, et l'on y joint une lettre de recommandation pour le chef des armements, M. Pigeon. Montagne avait à peine quatorze ans. Il fait la route à pied, le sac au dos, et, sans autre retard qu'un séjour de vingt-quatre heures à Auxerre, il arrive assez péniblement le quinzième jour à Lyon. Heureusement, il trouve dans cette ville un cousin de son père, M. Déchelette, qui, touché de sa jeunesse et de sa résolution, le fait reposer quelques jours, paye son voyage jusqu'à Avignon, et lui remet une petite somme avec une lettre pour son frère, marié et établi à Marseille, lequel

l'accueille avec la même bonté. Il reste huit jours dans cette excellente famille et arrive à Toulon, où M. Pigeon le place aussitôt sur la *Boudeuse*, sorte de caserne flottante, à l'usage des matelots de passage ou des marins en expectative.

On armait alors l'escadre destinée à passer en Égypte sous le commandement de Bonaparte. Montagne fut embarqué sur le chébeck *la Revanche*. Ce premier temps de sa vie de marin l'éprouva cruellement. Il tombe malade, on le débarque à Villefranche, pour être dirigé sur l'hôpital de Nice. Au bout d'un mois de traitement et de convalescence il revient à Toulon, à pied, et remonte sur *la Boudeuse*. Enfin, on l'embarque sur *le Frontin*, puis sur *le Banel*, en qualité de novice-timonier ou *pilotin*.

Un jour, tout en faisant son service, il fredonnait une chanson composée par les matelots contre un officier du bord dont ils étaient mécontents. Celui-ci, qui était près du pilotin sans en être aperçu, l'entend, s'offense, lui inflige une correction, lui ôte son emploi, et le relègue au gaillard d'avant parmi les matelots. Au bout de trois mois, le commissaire, M. Pigeon, en passant une revue, trouve l'enfant dans cette position. Il blâme et admoneste l'officier, rend au novice son grade, et, pour le soustraire au ressentiment de son chef, il le fait passer sur *le Lodi*, comme aide-timonier, à 33 francs par mois. Le jeune marin avait alors quinze ans et demi.

Il passe du *Lodi* sur l'*Osiris*, détaché de l'escadre en mission particulière. On met à la voile en janvier 1800, ayant à bord le colonel Latour-Maubourg, chargé par Bonaparte de faire connaître à Kléber les événements du 18 brumaire et de lui porter de nouvelles instructions. Près de Tunis, on éprouve une violente tempête, et un corsaire donne la chasse à l'*Osiris*. Heureusement, un vaisseau, *le Généreux*, échappé au désastre d'Aboukir, amarine le corsaire, ce qui permet au navire de poursuivre sa route vers Alexandrie, où l'on jette l'ancre et où

l'on débarque avec le colonel Latour-Maubourg. Pendant le trajet, le jeune timonier avait eu plus d'une fois l'occasion de causer familièrement avec cet officier devenu par la suite célèbre et puissant (1); mais, soit timidité, soit réserve ou modestie, Montagne n'osa jamais lui rappeler les circonstances de cette traversée.

L'ardeur du climat et le changement de régime soumirent bientôt sa santé à une plus rude épreuve. Il fut saisi de cette fièvre d'acclimatation qui sévit si fréquemment sur les Européens quand ils séjournent pour la première fois dans les régions tropicales. Montagne l'attribuait aussi en partie aux oranges, qui sont délicieuses dans cette contrée et dont il avait fait un certain abus. On le crut atteint de la peste, et le médecin qui le visitait chaque jour opérait sur lui une sorte d'auscultation, en le faisant frapper aux aisselles et aux aines, ce qui était loin de le rassurer. Cependant, sa jeunesse et sa bonne constitution triomphèrent. L'*Osiris* étant revenu en France, on le fit monter sur le *Dubois*. Outre ses fonctions d'aide-timonier, il servait en même temps de secrétaire à l'agent comptable du vaisseau. Cette double fonction lui valait quelques douceurs dans son service, qu'il partageait du reste avec des aspirants appartenant à des classes élevées, par exemple, un fils du général Saint-Hilaire et un aide-timonier comme lui, nommé Tallard, descendant du maréchal de France du même nom, sous Louis XIV.

Le capitaine de vaisseau Guien, chef militaire de la marine à Alexandrie, ayant besoin d'un secrétaire, offrit cet emploi à Montagne qui l'accepta, avec le titre de commis de la marine de troisième classe. C'est alors que, s'étant lié avec un employé du même grade, M. Clauzel, qui avait aussi compris le tort que

(1) Il fut pair de France en 1814, ministre de la guerre en 1820, et gouverneur des Invalides de 1821 à 1830.

faisait à leur avancement ce qu'il y avait d'incomplet dans leur première éducation, les deux amis résolurent de se livrer, sans maître et sans autre guide que la grammaire de Levizac, à une sorte d'enseignement mutuel qui, en peu de temps, leur fit faire de notables progrès.

Pendant le siége d'Alexandrie, Montagne avait fait la connaissance d'un sergent-major de la 21e demi-brigrade, nommé Crochot qui, resté seul des sous-officiers à la bataille du 30 ventose, avait été promu lieutenant. M. Crochot, homme très-capable, avait fait de bonnes études, car Montagne le retrouva à Paris, en 1816, capitaine, officier de la Légion d'honneur et professeur de seconde au collége Louis le Grand (1). L'ayant entendu lire avec charme et animation quelques stances de la *Gerusalemme liberata* de Torquato Tasso, il éprouva aussitôt le désir d'apprendre l'italien ; Crochot s'y prêta avec empressement et, en moins de trois mois, il rendit son élève capable de traduire facilement la prose italienne. Quelques jours après, Alexandrie ayant capitulé, cette circonstance les sépara.

L'armée rentra en France. La traversée fut longue et pénible. On débarqua au bout d'un mois à Saint-Mandrier, près de Toulon. En route on rencontra un bâtiment qui annonça la paix d'Amiens ; en sorte que si la garnison d'Alexandrie eût pu tenir quinze jours de plus, elle se fût retirée avec tous les honneurs de la guerre, en conservant un matériel immense et tous les objets d'art, fruits de sa magnifique conquête (note A).

Le destin en avait autrement ordonné. Montagne revint à Paris, fatigué de la guerre et dégoûté de la marine. Après avoir embrassé sa mère et sa sœur, son premier désir fut de revoir le lieu de sa naissance. Il alla donc à Vaudoy, où il retrouva d'anciens amis, le curé Herbaux, son premier maître, et

(1) Nous avons appris, par un ancien élève du même collége, de 1815 à 1819, que M. Crochot n'y était point professeur, mais sous-directeur, ou surveillant général de la première cour (rhétoriciens et mathématiciens).

son parrain, M. Roussy, chirurgien établi dans un bourg voisin, qui, en l'emmenant avec lui visiter ses malades, le pressentit sur ses dispositions ultérieures. Montagne avait décidément renoncé à la marine en refusant de prendre part à l'expédition de Saint-Domingue. M. Roussy, après s'être assuré qu'il n'avait aucune aptitude pour le commerce, le détermina assez facilement à se livrer à la profession de son père, ou bien à l'étude des sciences naturelles, pour lesquelles il annonçait un penchant prononcé.

II

Ici se termine donc, pour le jeune Camille, la carrière de marin; mais au moment d'entrer dans celle des sciences, il comprit ce qui lui manquait encore du côté des études classiques, dont l'avaient privé la mort prématurée de son père et les troubles de la révolution. A la vérité, il n'avait que dix-huit ans, et avec du temps et du travail, il ne désespérait pas de combler les lacunes de son éducation. Un vieux bénédictin de Saint-Maur, à qui il fut adressé par l'abbé Lebrun, voulut bien lui donner les premières notions des langues anciennes; mais il fallait mener de front cette étude avec celle de l'anatomie; double effort qui pourtant ne lui paraissait pas au-dessus de son courage. Il se mit à suivre en même temps les leçons de Bichat, de Roux et surtout celles de Maygrier, qui, dès l'année suivante, l'admit comme son répétiteur; car non-seulement il était plein d'ardeur et d'intelligence, mais en outre il était doué d'une élocution abondante et lucide, faculté qui l'abandonna complétement à un âge plus avancé. Qui n'a pas fait comme lui la triste épreuve de ces alternatives qui semblent tantôt nous ouvrir la brillante carrière réservée au talent de la

parole, et tantôt nous reléguer à un rang inférieur pour cause de timidité, de défiance de soi-même, ou défaut d'exercice? Il revint aussi, pendant cette période, à l'étude des mathématiques que sa campagne maritime lui avait fait oublier ou du moins négliger. En 1803, il suivit les cours de médecine de Duméril, de Chaussier et de Hallé, plus tard ceux de Pelletan, de Boyer et de Corvisart. C'est à la même époque qu'il commença à prendre goût à la botanique, et à s'en occuper assidûment avec Desfontaines, Richard père et Laurent de Jussieu.

Au commencement de 1804, les armées de terre et de mer venant à manquer d'officiers de santé, des concours furent ouverts. Jusque-là, Montagne avait vécu sur la solde arriérée de sa campagne d'Égypte, mais cette ressource commençait à s'épuiser, sa mère et sa sœur avaient à peine de quoi se suffire à elles-mêmes, et enfin, la conscription allait bientôt l'atteindre. La carrière du service de santé militaire lui paraissait d'ailleurs répondre à ses goûts aventureux comme à son penchant pour l'étude des sciences naturelles et médicales. Tous ces motifs le déterminèrent à se présenter au concours. Sa commission ne se fit pas attendre. Dès le 1er février, à peine âgé de vingt ans, il fut admis comme chirurgien auxiliaire de troisième classe, et dirigé sur Dunkerque, puis sur le port de Calais. Trois mois après on l'envoyait à Boulogne, quartier général de la flottille et de l'armée de terre. Il y séjourna jusqu'à la fin de 1805, époque où l'armée fut dirigée sur l'Allemagne, pour prendre part à la campagne d'Austerlitz.

L'année suivante, devenu chirurgien de seconde classe, il fut chargé de l'ambulance d'Ambleteuse. Au moment de partir pour l'Allemagne, on avait licencié un grand nombre d'officiers de santé, mais l'armée de réserve ayant besoin de chirurgiens, on ouvrit un nouveau concours; Montagne fut admis comme aide-major, et en même temps comme secrétaire du chirurgien en chef.

Il avait tiré parti, sous plus d'un rapport, de son séjour à Boulogne. Les chirurgiens ses collègues, la plupart encore peu avancés dans la science, s'étaient réunis pour faire des conférences, dans la vue de s'instruire mutuellement. Montagne, le plus jeune d'entre eux, mais le plus versé dans les langues anciennes et dans l'anatomie, en devint le secrétaire et le principal orateur. Boulogne possédait une bibliothèque assez riche, mais qui ne s'ouvrait que deux ou trois fois par semaine; il demanda et obtint qu'elle fût ouverte tous les jours et il se mit à la fréquenter avec assiduité. Aussi, est-ce à son goût pour l'étude et au succès de ses conférences médicales qu'il attribua son avancement inattendu, au moment où la majeure partie de ses collègues venaient d'être licenciés.

Il avait trouvé en même temps à Boulogne d'autres sujets plus agréables de distraction. Le goût de la musique, qu'il rapportait à ses plus jeunes années, se ranima chez lui avec vivacité et vint remplir une grande partie de ses loisirs. Il fit la connaissance de quelques amateurs et fut admis dans plusieurs familles distinguées. Il prit des leçons de chant, de solfége, de guitare, et rechercha les occasions de cultiver un art qui trouve un terrain si heureusement préparé dans une âme douce, expansive et tendre, comme était la sienne. On a remarqué plus d'une fois que le goût de la musique s'allie fréquemment avec celui de l'histoire naturelle et particulièrement de la botanique (B). Pour Montagne, la musique devint dès lors un des charmes les plus vifs de son existence. Ce goût le suivit dans toutes les phases de sa vie si accidentée, dans ses voyages, dans ses garnisons, dans sa retraite savante, et il le conserva jusque dans sa vieillesse la plus avancée.

Il en fut de même à l'égard de la botanique, qui pendant la seconde moitié de sa vie l'absorba presque exclusivement, et qui le préoccupait toujours et partout. Il m'a dit lui-même qu'il herborisait dans tous les séjours, dans toutes les haltes de sa

vie militaire, et qu'il avait découvert et recueilli des cryptogames jusque dans la tranchée, aux siéges de Scylla et de Pampelune.

En septembre 1806, on réduisit de nouveau le service de santé, mais Montagne fut maintenu et reçut même, on devine avec quelle joie, une commission de chirurgien aide-major pour l'armée de Naples. Un de ses camarades, avec lequel il avait concouru pour passer de la marine dans l'armée, ayant reçu une commission semblable pour la même destination, ils convinrent de partir ensemble. Comme le gouvernement n'avançait pas les frais de voyage et que sa mère ne pouvait lui être pour cela d'aucun secours, il obtint d'un parent une avance de 500 francs, qu'il s'engagea à rembourser aussitôt qu'arrivé à Naples, il serait payé lui-même de ses frais de route, ce qu'il fit avec exactitude.

Les deux amis, un instant séparés par un incident de voyage, se rejoignent à Lyon, où ils s'arrêtent quelques jours chez le cousin Déchelette. De Lyon à Milan on fait la route en voiturin. On visite en passant la jolie ville de Turin et l'on arrive assez gaillardement dans la belle capitale de la Lombardie. De Milan à Florence, la voiture contenait six voyageurs. Bien que Montagne eût fait, en Égypte, des progrès assez rapides dans la langue italienne, il ne l'entendait et ne la parlait encore que difficilement. Assis près d'une vieille dame romaine qui s'exprimait avec élégance, il s'enhardit à causer avec elle, et cet exercice pratique qui, en peu de jours, lui fit faire d'étonnants progrès, décida de son goût pour cette langue délicieuse qu'il nomme souvent : *La dolce favella.*

A Florence, les deux amis visitent les monuments et font usage de quelques recommandations que Montagne devait à Alibert, et qui les mettent en rapport avec divers savants et personnages distingués, entre autres avec le fabuliste Pignotti, le conseiller d'État Martucci et le célèbre Fabbroni, qui lui

remet une lettre pour le naturaliste Targioni Tozetti, attaché au ministère de l'intérieur de Naples. On s'arrête huit jours à Rome pour visiter la ville éternelle et assister aux cérémonies de Saint-Pierre; enfin, on part pour Naples en corricolo. On traverse les marais Pontins sans y prendre la fièvre, Terracine et Fondi sans y rencontrer la bande de Fra-Diavolo, et, après une assez mauvaise nuit passée à Capoue, on entre à Naples le lendemain matin. Heureuses péripéties de la jeunesse dont la mémoire ne s'efface jamais, et qui animent encore de quelques teintes joyeuses ou attendries les souvenirs de l'âge avancé!

On arrivait alors à Naples par une route tracée dans une gorge profonde qui ne permettait pas d'embrasser d'un même coup d'œil l'ensemble de cette capitale et du golfe admirable qu'elle domine. Ce défilé a été remplacé depuis par une rampe qui conduit à un plateau, d'où l'on peut contempler à la fois la cité tout entière, et cet immense bassin de dix lieues de diamètre, enfermé dans une courbe de littoral qui n'a pas moins de vingt lieues de développement.

III

Montagne et son collègue Royon, une fois installés au couvent *del Spirito-Santo*, se mirent d'abord à visiter en curieux la cité napolitaine et ses environs, puis à organiser leur service nosocomial. Mais les deux amis ne tardèrent pas à être séparés. Royon, envoyé en Calabre, y mourut l'année suivante, et Montagne resta seul à la tête du service de santé.

M. Targioni Tozetti l'accueillit avec empressement et le présenta dans diverses maisons intéressantes, entre autres chez donna Catarina Cito, de Florence, femme distinguée chez laquelle se réunissaient plusieurs personnages importants : lit-

térateurs, hommes politiques, savants et artistes en renom. Mais il restait encore des loisirs à l'aide-major de vingt-deux ans, chez qui se développait de plus en plus le goût de l'instruction. Celui des langues dominait alors en lui tous les autres, parce qu'il y trouvait un moyen d'initiation à tout ce qui peut développer l'esprit, à tout ce qui est grand, juste et beau. Il se remit donc sérieusement au latin et il poursuivait souvent son travail jusqu'à une heure assez avancée. Logé dans une cellule de moine fort étroite, et les nuits étant encore fraîches, il ne s'aperçut pas un soir que le *brasero* qu'il avait allumé remplissait sa chambre de gaz acide carbonique. S'étant couché sans l'éteindre, il s'éveilla à deux heures du matin avec une violente céphalalgie, prodrome d'une asphyxie imminente, qu'heureusement il fit cesser en ouvrant sa fenêtre, non sans trébucher et s'évanouir momentanément. Il se perfectionnait aussi dans la langue italienne, en lisant des livres de médecine, en fréquentant les théâtres, les salons de la capitale, et s'occupait en même temps de la langue grecque avec un jeune médecin, envoyé par Ali-Pacha à l'université de Naples, et qui l'exerçait à la prononciation du grec moderne.

Ces études furent interrompues en avril 1807, époque où Montagne fut envoyé à l'hôpital de Saint-Laurent de la Padula, situé à trente lieues de Naples, près d'un affreux village, dans le val Diana, sur la route de Calabre. Cet hôpital était établi dans un magnifique couvent de moines titrés, et construit dans un style analogue à celui de la place Saint-Marc de Venise ou du Palais-Royal de Paris. Les malades occupaient le premier étage, et l'administration ainsi que le service médical le rez-de-chaussée, entouré d'arcades. Le chirurgien-major ayant été appelé à Naples, Montagne le remplaça et s'aperçut aussitôt du désordre qui existait dans l'administration comme dans le service des malades. Son âme honnête se souleva d'indignation. Il lutta contre le commissaire des guerres, contre les fournis-

seurs et même contre le commandant de la place. Il se plaignit à M. Mangin, son chef, lequel, après en avoir référé au roi, fit révoquer le commissaire qui avait tenté d'effrayer par des menaces le jeune aide-major et de le corrompre par des offres d'argent.

Cependant Montagne avait eu quelques loisirs à Saint-Laurent de la Padula, et il en avait profité pour revenir à sa *chère* botanique. Mais les livres lui manquaient. Il n'avait emporté avec lui qu'une Flore des environs de Paris, dont il ne pouvait tirer que peu de fruit. Il y suppléait par de nombreuses herborisations et par l'analyse attentive des organes des plantes, la meilleure et la plus utile des études relatives à cette science.

Avant son départ de Naples pour Saint-Laurent, on lui avait demandé s'il accepterait un emploi, au même grade, dans le service médical de la garde royale. Cette offre ayant été renouvelée et acceptée, il fut rappelé à Naples (août 1807) et nommé aide-major du régiment des grenadiers de la garde, dont Espiaud était chirurgien-major, et Paroisse, chirurgien en chef. A peine fut-il installé à l'hôpital de Pizzo Falcone que son régiment fut envoyé en Calabre, où le général Régnier, chargé de repousser les Anglais, les avait laissés occuper la ville de Scylla. Masséna s'étant porté à son secours, on entreprit de les en chasser et l'on mit le siége devant cette place. Le régiment de Montagne était cantonné dans les environs. Le siége fut poussé avec vigueur, les Anglais capitulèrent, on s'établit dans la ville et, après un séjour de deux mois, on revint à Naples, vers la fin de 1807.

Les membres du service de santé de la garde avaient fondé une Société médico-chirurgicale, sous la présidence de Paroisse et d'Espiaud. Montagne fut choisi comme secrétaire et préparateur du cours d'anatomie. En juin 1808, Joseph Napoléon, devenu roi d'Espagne, avait été remplacé comme roi

de Naples par Joachim Murat. On dédoubla la garde royale, dont une partie passa en Espagne, mais Montagne resta en Italie. Au mois de juillet, il avait été chargé en chef du service de son hôpital. En décembre, il fut nommé chevalier de l'ordre royal des Deux-Siciles et chirurgien-major du régiment des grenadiers de la garde, avec un traitement de 6000 francs environ. Il n'était encore âgé que de vingt-quatre ans.

Cet avancement honorable et rapide devait avoir pour contre-partie une catastrophe bien cruelle. C'est à la même date qu'il apprit la mort de sa mère, survenue à la suite d'une opération de hernie ombilicale. Cette hernie était rentrée au moment où l'excellente femme avait appris les derniers succès de son fils. La douleur de celui-ci fut d'autant plus vive qu'il était pour quelque chose dans ce funeste événement, et que sa pauvre mère avait été victime de ce qui eût dû faire sa joie et son orgueil. L'étude et le travail purent seuls apporter quelque soulagement à son cœur filial. Il se fit recevoir médecin de l'université de Naples et membre de plusieurs sociétés savantes. Il parlait maintenant l'italien avec une grande facilité; il voulut aussi apprendre l'anglais, afin d'établir quelques relations scientifiques avec les botanistes de la Grande-Bretagne. Il fit à la même époque la connaissance de Jules David, fils du peintre célèbre, helléniste éminent qui réveilla son goût pour la langue d'Homère et de Sophocle. Montagne était doué d'une aptitude remarquable pour les travaux de linguistique. La langue italienne lui avait rendu plus facile l'intelligence du latin. Les Italiens sont, en effet, les Européens qui écrivent et parlent la langue latine avec le plus de pureté et d'élégance.

A son retour de Calabre, pour se dédommager de sa longue et ennuyeuse résidence à Saint-Laurent de la Padula, il avait cherché à se répandre dans quelques maisons agréables; il fréquenta les théâtres, les réunions musicales, le salon de donna

Catarina, celui d'un commandant du génie, *dilettante appassionato*, qui recevait les meilleurs chanteurs et dont les trois filles étaient des musiciennes de premier ordre. Dans une autre maison, celle d'un capitaine des hallebardiers de la garde, il entendait les artistes les plus distingués. Il fit aussi la connaissance de madame Réga, harpiste éminente, femme d'un célèbre graveur sur pierres fines, et mère de trois filles de la plus grande beauté. C'est là qu'il rencontra M. le comte et madame la comtesse de Gallemberg, grands amateurs de musique, qui avaient été fort liés avec Beethoven. A cette époque, il se livra tellement à sa passion musicale, que, renonçant à la guitare, il prit des leçons de piano, de flûte, et se mit à étudier la composition avec un élève de Fenaroli et de Cimarosa. Au bout de quelques mois, il se vit en état de composer une ouverture symphonique, qui fut exécutée avec un certain succès en présence de tout l'état-major de la garde et du comte de Gallemberg. Le futur membre de l'Académie des sciences était alors sur la route de l'Académie des beaux-arts. Indépendamment de son goût effréné pour la musique, il se livrait avec ardeur à la danse. Il prenait des leçons du célèbre Taglioni, maître des ballets du théâtre Saint-Charles et oncle de la danseuse du même nom. Aussi était-il recherché dans les fêtes de la cour, et même dans les bals particuliers de la reine, où les plus grands personnages tenaient à l'avoir pour vis-à-vis.

Cette année (1809) est à coup sûr l'époque la plus heureuse et la plus brillante de la vie de Montagne. Il était jeune, plein d'ardeur et d'activité, son avenir était riche de promesses; il habitait le plus beau pays du monde, il jouissait de tous les charmes d'une existence privilégiée, et l'étude des sciences n'y perdait rien. Logé à Pizzo Falcone, il pouvait contempler de ses fenêtres le golfe dans toute son étendue, la partie de la ville la plus élégante, et même reconnaître dans leurs équipages découverts les promeneurs de la Villa reale et de Chiaja. Mais ce qui

le ravissait le plus, c'est qu'il possédait une assez belle bibliothèque, un herbier déjà considérable, et qu'il avait autour de lui tous les éléments d'une instruction solide et variée.

A la fin de 1810, l'empereur Napoléon ordonna la réunion d'un corps d'armée de 20 000 hommes de troupes françaises, qui devait être commandé par le roi de Naples, et auquel celui-ci ajouta 5 000 Napolitains, avec la moitié de sa garde. Cette expédition avait pour but apparent de menacer la Sicile et d'inquiéter les Anglais pendant que l'on ravitaillerait Corfou. L'armée s'établit à Piale, en face de Messine, entre Palmi et Reggio di Calabre. Les tentes du roi étaient dressées sur une hauteur qui dominait le camp. Les Anglais qui occupaient Messine échangeaient souvent avec les troupes françaises des coups de canon à travers le détroit. Un jour, une forte bombe tomba au milieu du camp sans éclater; mais une étincelle échappée de la pipe d'un fumeur y mit le feu et un capitaine de la garde fut horriblement mutilé. Le blessé ne pouvait rester au camp: il fallut le transporter sur un brancard à l'hôpital de Reggio, et Montagne, qui était son ami, dut l'accompagner. Le traitement était fort difficile et dura plus de quarante jours; mais enfin l'officier fut sauvé, et cette cure fit le plus grand honneur au jeune chirurgien. Celui-ci revint au quartier général de Piale, dont le camp ne tarda pas à être levé. Après avoir tenu quelque temps garnison à Castrovillari, où Montagne essuya une assez grave maladie, il revint à Naples et reprit aussitôt son service à Pizzo-Falcone. En 1813, on lui confia la surveillance du service de santé de tous les corps de la garde, et plus tard, en l'absence du chirurgien en chef Péborde, on le chargea de la revue et de l'inspection des hommes désignés pour la réforme, sous les ordres du lieutenant général Domon.

Vers l'année 1814, Montagne s'était lié avec plusieurs artistes français, élèves ou pensionnaires de l'école de Rome : Chelard, Panseron, Girard, David d'Angers et Hérold, qu'il présenta chez

madame Réga et dans quelques autres maisons. Il contracta surtout une amitié assez intime avec Hérold, à qui il eut l'occasion de rendre un service dont celui-ci se montra fort reconnaissant.

Hérold avait composé pour le théâtre Saint-Charles un opéra sur les paroles de : *La jeunesse de Henri V*, comédie d'Alexandre Duval. La veille de la première représentation, les compositeurs napolitains, blessés de voir la scène italienne envahie par les musiciens français, avaient monté une cabale pour faire tomber cet ouvrage. Montagne, sans en prévenir l'auteur, chargea son domestique Gaëtano, fidèle et intelligent Sicilien, d'organiser une contre-cabale pour soutenir l'œuvre de son compatriote. L'opéra d'Hérold alla aux nues et fut joué chaque jour pendant un mois. On comprend combien cette circonstance dut resserrer les liens qui existaient entre les deux amis. L'aimable compositeur en exprima sa vive reconnaissance à Montagne dans une lettre charmante que celui-ci a léguée à M. Adolphe Blanc, et qui est sous nos yeux.

IV

Mais voici venir les funestes événements de 1814, qui jetèrent un trouble si imprévu dans la situation de l'empire français et dans celle du royaume de Naples. Murat, qui était à Rome avec une partie de sa garde, afin de garantir son royaume, crut devoir abandonner la cause de la France ; mais beaucoup d'officiers l'abandonnèrent lui-même et donnèrent leur démission. Montagne, fidèle à ses serments, donna aussi la sienne. Murat, revenu à Naples, offrit de regarder ces démissions comme non avenues, et Montagne, qui avait continué provisoirement son service à l'hôpital, consentit à reprendre son titre avec ses fonctions.

Au commencement de 1815, on apprit l'évasion de Napoléon de l'île d'Elbe. Murat organisa aussitôt une armée de 80 000 hommes, se mit à sa tête et se porta sur la frontière. Une partie des troupes fut dirigée sur Bologne par Rome, l'autre sur la Romagne par les Abruzzes et Ancône, dont on s'empara en passant. Montagne fut nommé chirurgien en chef de cette armée. Le second corps chercha à rejoindre le premier à Bologne; mais les Autrichiens ayant reçu des renforts, il fallut se retirer sur Macerata. On s'attendait à une bataille pour le jour suivant. Les Napolitains, qui n'étaient séparés de leur territoire que par quelques milles, abandonnèrent Murat sur le champ de bataille pour passer à l'ennemi. Les 2000 ou 3000 hommes qui restèrent fidèles durent se retirer à la hâte, écrasant un corps d'Autrichiens qui cherchait à leur fermer la retraite. Ce mouvement, qui ressemblait à une déroute, fut accompagné d'une pluie torrentielle qui dura quinze heures. On suivait le littoral de l'Adriatique, à travers de nombreux affluents qu'il fallut passer à gué, et dont la rapidité était telle qu'ils emportaient des pièces d'artillerie. Les officiers montés ne passaient qu'à la file, et les piétons en faisant la chaîne. Enfin, à Pescara, on mit le pied sur le territoire des Deux-Siciles, mais on ne put arriver jusqu'à Naples, alors occupée par le général Bianchi, et l'on s'arrêta à Caserte. Le roi s'était échappé, déguisé en matelot, sur une barque de pêcheurs, et cherchait à gagner la France. Le lendemain, chacun rentra isolément dans la capitale. La reine Caroline, femme énergique, qui était restée à Naples, craignant un mouvement de désordre avant l'entrée des troupes allemandes, parcourut la ville à cheval, et finit par s'embarquer sur une frégate qui la conduisit à Trieste et de là à Presbourg, où elle résida longtemps.

Le prince de Calabre, frère du roi Ferdinand IV, se fit présenter les officiers et leur promit des passe-ports; mais bientôt, et malgré la capitulation, on les considéra comme prisonniers

de guerre. On les embarqua pour Livourne; de là on les conduisit à Pise et à Ferrare, d'où, par la voie du Pô, ils furent transportés à Venise. C'est là qu'ils apprirent le désastre de Waterloo. De Venise on les dirigea sur Laybach, et l'on finit par les interner dans la forteresse d'Arad, petite ville située près du Marosch, dans le banat de Temeswar. La ville, entourée de marécages, est malsaine, mal bâtie, malpropre et dépourvue de distractions. Bien qu'elle soit placée sous la même latitude que Mâcon ou Genève, le climat y est humide et froid. Comme la forteresse était trop petite pour recevoir 1200 officiers, la plupart avec femme et enfants, on permit à quelques-uns de loger en ville. Montagne fut de ce nombre, et, laissant la direction de l'hôpital aux soins de son aide-major Salomon, il s'occupa des malades de la ville; mais il fallait employer ses loisirs, et il se livra à l'étude assidue de la langue allemande, travail ardu auquel il ne consacrait pas moins de quinze à dix-huit heures par jour.

Les Hongrois sont très-aptes à parler toutes les langues, mais surtout l'allemand, bien préférable d'ailleurs à la langue magyare. On sait que le latin leur est familier, parce qu'il est obligatoire dans tous les actes publics et exigé pour l'occupation du moindre emploi. On y parle aussi le français dans la plupart des familles. C'est au moyen du français, du latin et même de l'anglais, que Montagne finit par pénétrer dans la connaissance approfondie de l'allemand. Un personnage élevé, le comte de Ségur, qui, à la suite d'un duel, s'était engagé, sous un pseudonyme, dans un régiment de hussards, ayant été fait prisonnier dans une mêlée, avait résidé à Arad et avait donné des leçons de français, de géographie et de mathématiques dans une famille où Montagne était reçu. On le pria de remplacer ce personnage comme professeur, au moment où le comte apprit qu'il était rentré en grâce par les soins de son père, maître des cérémonies de Napoléon.

Ici, Montagne, dans son manuscrit, donne des détails intéressants sur la topographie, les usages et les mœurs de la Hongrie qu'il a observés pendant un an; mais nous ne croyons pas devoir nous y arrêter, persuadé qu'après cinquante ans tout est bien changé, et que ces détails manqueraient aujourd'hui d'opportunité autant que d'exactitude.

Il y avait près d'une année qu'ils habitaient Arad quand on annonça aux prisonniers que leur exil était fini et qu'ils pouvaient rentrer en France (mai 1816). Le général Millet de Villeneuve, avec qui Montagne vivait familièrement, lui proposa de faire avec lui le voyage, dans sa voiture, à frais communs, ce qui fut bien vite accepté. Le voyage fut long et interrompu par divers séjours, à Pest, à Vienne, à Lintz, à Munich et à Strasbourg. Dans cette dernière ville, assez mal accueillis par le commandant de la division, on leur permit exceptionnellement de se diriger sur Paris qu'habitaient leurs familles. Ce n'était pas sans une certaine inquiétude, mêlée de tristesse, que l'on voyait s'accumuler dans la capitale ces nombreux débris de nos belles armées.

A son arrivée à Paris, Montagne y trouva sa sœur mariée, établie, et il accepta chez elle un logement provisoire. Il entreprit aussitôt les démarches nécessaires pour rentrer au service de santé; mais ce ne fut qu'au bout d'un an qu'il fut admis au traitement de réforme (900 fr.), en qualité de chirurgien-major, c'est-à-dire en lui perdant deux grades.

Pendant cette longue attente, il alla revoir ses amis de Vaudoy et se retremper aux souvenirs de son enfance. A Paris, il avait retrouvé ses amis, Hérold et Jules David. Ce dernier, après avoir été sous-préfet dans le Hanovre, vivait d'une modique pension que lui faisait son père, exilé à Bruxelles. Montagne reprit avec lui ses études de grec et même d'allemand, langue que David parlait à merveille; seulement il lisait et traduisait de préférence des ouvrages de médecine : Hippocrate,

Galien, Cælius Aurelianus, traductions dont il a laissé de précieux fragments. David ayant accepté la chaire de professeur de littérature française, latine et allemande à l'université de Chio, Montagne se mit à suivre les cours de Coray, de Nicolo Poulo, de Boissonnade, et il entreprit d'écrire un dictionnaire français grec. Sa passion pour cette langue devint telle qu'il y employait toutes ses journées et une partie de ses nuits. On eût dit alors qu'il avait en vue un fauteuil à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Ce travail excessif réveilla sa dyspepsie, et sa gastralgie prit une forme chronique. Il avait alors trente-deux ans. A cette époque, un de ses amis lui proposa un mariage avantageux. Il s'agissait en effet de ce qu'on appelle communément un assez beau parti; mais, soupçonnant que la santé de la jeune personne laissait à désirer, il refusa.

Cependant sa position d'expectative menaçant de se prolonger, il songea à se livrer à la pratique médicale. Comme il n'avait d'autre diplôme que celui de l'université de Naples, il se fit autoriser par la Faculté de Paris à exercer en France. Il se mit à étudier la doctrine de Broussais et à suivre la clinique de Husson à l'Hôtel-Dieu. Il fréquenta les cours de Magendie, la clinique de Dupuytren et, n'étant pas encore fixé sur la préexcellence des deux méthodes alors antagonistes, il fit, dans sa propre clientèle, l'expérience de deux malades qui, atteints de la fièvre typhoïde, dans des conditions identiques, furent traités par les moyens opposés, et guérirent l'un et l'autre. Seulement, la convalescence de celui qu'il avait soumis à la méthode débilitante fut un peu plus longue. Il en tira la conséquence que beaucoup de maladies se guérissent d'elles-mêmes, sans médecin, et quelquefois malgré le médecin.

Il quitta le logement que sa sœur lui avait offert et prit un modeste appartement. Ses premiers malades furent d'abord ceux de sa famille; mais sa réserve, sa timidité et sa sensibilité extrême lui rendaient d'autant plus pénibles les soins qu'il leur

donnait. « N'ayant jamais pu s'endurcir le cœur, dit-il, *fare il* » *callo*, suivant la locution italienne, il ne voyait jamais un ma- » lade dans une situation grave sans être plus malade que lui et » sans en perdre l'appétit comme le sommeil. » Il avait moins d'appréhension quand il s'agissait de cas chirurgicaux, parce qu'il y était plus exercé, et qu'il se fondait sur l'opinion du médecin de Marc-Aurèle qui regardait la chirurgie comme la seule chose qui, en médecine, offrît quelque certitude.

Néanmoins, il fit quelques efforts pour se créer une clientèle. Il fréquentait le monde, les savants, les artistes; il dînait à table d'hôte, dans des pensions bourgeoises où il rencontrait quelques débris de l'armée de Naples : officiers en demi-solde, généraux en expectative, anciens préfets de l'empire, journalistes, etc. Il ne négligeait pas ses études de linguistique, bien qu'elles ne dussent lui être d'aucune ressource pour l'avenir; mais ce qui commençait à l'intéresser par-dessus tout, c'était l'étude de l'histoire naturelle, particulièrement celle de la botanique. Toutefois, le moment n'était pas encore venu où ce goût devait remplacer tous les autres, lui révéler sa véritable vocation, et lui ouvrir définitivement une carrière à la fois nouvelle, étendue et glorieuse.

V

Vers la fin de 1819, le ministère de la guerre offrit à Montagne une commission de chirurgien-major dans la 2e légion de la Seine, qui s'organisait à Soissons. Le colonel de cette légion était le baron Hurel, qui, né paysan, était devenu l'un des officiers les plus brillants, les plus distingués de l'armée, et que Napoléon avait placé à la tête d'un régiment de la jeune garde (C). Montagne accepta et partit, après avoir remis sa clientèle à Espiaud, dont le père, qui habitait Soissons, l'accueillit avec

empressement et cordialité. Il trouva aussi dans cette ville le docteur Paroisse, ancien premier chirurgien du roi d'Espagne, Joseph, qu'il avait refusé de suivre en Amérique, pour revenir dans son pays natal. Paroisse exerçait la médecine, particulièrement dans les campagnes, qu'il parcourait tout le jour, à cheval, avec un admirable dévouement. « Cet habile confrère, » dit Montagne, à écorce un peu rude, mais d'un cœur excel» lent, voulut bien se rappeler nos anciennes relations de » subordonné à supérieur, et ne s'en souvenir que pour m'ac» cabler de ses prévenances et de ses bontés, jusqu'au moment » de mon départ. »

Au mois de mars 1820, son régiment quitta Soissons pour se rendre au Quesnoy. Les six mois qu'il passa dans cette petite ville décidèrent de son avenir, car c'est là qu'il fit la connaissance d'un jeune et savant médecin, M. Léger, amateur zélé de botanique, avec lequel il se mit à herboriser assidûment. C'est là qu'il commença son premier herbier, et il acquit bientôt une facilité particulière pour la détermination des plantes, à l'aide de la *Botanographie* de F. J. Lestiboudois et de la méthode dichotomique de Lamarck. Du Quesnoy il passa à Amiens, et d'Amiens à Saint-Omer, où sa légion devint le 14e régiment de ligne, auquel Montagne appartint pendant dix ans entiers. A Saint-Omer, il se lia avec un médecin distingué, retiré de la pratique, amateur passionné d'horticulture, M. Deschamps, qui avait fait partie, avec le naturaliste Péron, de l'expédition scientifique du capitaine Baudin. Ce fut lui qui le premier attira l'attention de Montagne sur les plantes cryptogames, dont celui-ci s'était peu occupé jusqu'alors, et qui l'excita à s'attacher à cette branche encore nouvelle de la botanique. Dès ce moment, l'étude du règne végétal devint presque sa préoccupation exclusive, au point qu'elle supplanta celle de la langue grecque. Toutefois, le grec ne lui fut pas inutile par la suite, lorsqu'il dut créer un certain nombre de noms nouveaux pour des espèces nouvellement dé-

couvertes, car ces noms, pour la plupart très-euphoniques, ont été généralement adoptés par les botanistes de tous les pays.

Pendant l'hiver, il s'occupa surtout de cryptogames et mit en ordre son herbier déjà considérable, avec le précieux concours de M. Deschamps. Son régiment ayant été envoyé à Longwy, au mois de mai, il y reprit ses herborisations, principalement dans la vallée d'Herserange, et écrivit une *Florula Longo-castrensis* qu'il adressa à la Société linnéenne de Paris, dont il fut aussitôt nommé correspondant, sous le patronage de Lacépède et Étienne Geoffroy Saint-Hilaire.

Il trouva aussi à Longwy quelques occasions de se livrer à son goût musical. C'est à Saint-Omer qu'il avait commencé à se lier avec le capitaine Léon, jeune et bel officier de son régiment, créole de naissance, doué d'une très-belle voix de ténor et d'un remarquable talent de chanteur. Ils chantèrent d'abord, à huis clos, des nocturnes à deux voix, puis dans quelques réunions privées. Ces occasions se reproduisirent aussi longtemps qu'ils vécurent ensemble dans le même régiment, et ce goût commun cimenta entre eux une amitié qui ne cessa qu'à la mort. Montagne s'exerçait toujours à la composition; il composa quelques romances et, à l'occasion de la Saint-Henri, il mit en musique une cantate avec chœur et orchestre, qui obtint un certain succès et fut exécutée plus tard en Espagne dans une circonstance analogue. Le directeur des postes de Longwy, qui avait épousé la fille de Klopstock, l'auteur de *la Messiade*, était un amateur passionné, ainsi que l'adjudant-major de la place. Montagne faisait aussi de la musique à Herserange, chez M. Aubé, directeur des forges de cette grande usine. Il avait donné des soins à son fils unique atteint d'une scarlatine assez grave, et madame Aubé s'en montra reconnaissante en lui faisant cadeau de son premier microscope.

On a déjà vu précédemment quelle place la musique avait occupée dans son existence. Ce goût, avons-nous dit, s'allie assez

bien avec celui de la botanique. Montagne ajoute que toutes deux conviennent aux âmes douces qui recherchent les plaisirs purs, parce qu'elles s'alimentent de sentiments simples et tendres. « L'une, dit-il, célèbre la gloire de l'auteur de toutes » choses, l'autre élève l'esprit vers lui, en nous révélant les » merveilles infinies de ses œuvres. » Il voit dans la musique comme dans la botanique une source de consolations ou de soulagement aux peines de toute nature, et il reconnaît qu'il dut à la première les plus doux instants de sa vie, avant de devoir à la seconde son retour à la santé et le prolongement de son existence.

Nous ne savons comment nous excuser de mêler dans cette étude des éléments si disparates en apparence. Mais l'activité de Montagne se portait tour à tour et avec une égale ardeur sur plusieurs sujets qu'il a souvent confondus dans les notes qu'il nous a laissées : les langues, la littérature, les voyages, les études médicales, la musique, le goût d'une société intime, qui en eût fait un père de famille si accompli, enfin la botanique qui domina tous ses goûts, sans en exclure aucun; voilà ce qui nous oblige à reproduire ces détails en les abrégeant, mais en subordonnant parfois l'ordre, et peut-être la clarté, au désir de ne rien omettre d'important dans ce récit biographique.

Au commencement de 1823, la guerre d'Espagne ayant été décidée, le 14e régiment reçut l'ordre de se rendre à Tours, où Montagne arriva encore malade d'une recrudescence de sa gastralgie, et après avoir fait à Paris une courte visite à sa famille et à ses amis. A Tours, il s'empressa d'herboriser dans les environs, et fit d'abondantes récoltes dans ce pays si justement surnommé *le jardin de la France.* Il y fit la connaissance de l'un des doyens de la médecine française, M. Bretonneau. Enfin son régiment reçut l'ordre de continuer sa route vers l'Espagne. A Bordeaux, Montagne alla visiter l'un des nestors de

la botanique, M. Laterrade; celui-ci le recommanda à M. Desmoulins, autre naturaliste qui devint un de ses meilleurs amis. On allait passer la frontière. Après avoir pris ses dispositions pour les ambulances, il se dirigea par les Landes sur Mont-de-Marsan, puis sur Saint-Sever, où il se mit en rapport avec le vénérable Léon Dufour. Il traverse les Pyrénées près de Saint-Jean Pied de Port, il entre en Espagne par Roncevaux, et vient s'établir à Vitoria, capitale du Guipuscoa, en attendant que l'on eût décidé le siége de la ville de Pampelune, pour l'investissement de laquelle son régiment avait été désigné.

C'est à Vitoria que, suivant son usage, dès qu'il faisait quelque séjour en pays étranger, il entreprit l'étude de la langue espagnole. Il commença en même temps, autour de cette ville, ses herborisations, dans lesquelles il recueillit beaucoup de plantes intéressantes. Il était souvent accompagné dans ses courses par son colonel, le vicomte d'Armaillé, homme instruit et bon agronome. S'étant un jour égarés, aux environs d'Irunia, ils tombèrent dans un groupe de paysans armés, mais non hostiles aux Français, qui les arrêtèrent. Montagne, se servant à la fois de l'italien et de l'espagnol qu'il commençait à parler, leur fit comprendre qu'il était chirurgien-major d'un régiment, et qu'il venait avec son colonel chercher des plantes médicamenteuses qui ne croissaient que dans cette localité. Les paysans, loin de s'opposer à leur retraite, les engagèrent seulement à ne pas trop s'écarter, dans la crainte de rencontrer des *négros* (1) qui pourraient leur faire un mauvais parti. Ils continuèrent pourtant de se livrer à leurs excursions, mais escortés de quatre sapeurs et de leurs domestiques montés. Le mois suivant, Montagne fut envoyé à Miranda sur

(1) C'est ainsi que les partisans de Ferdinand nommaient ceux du parti contraire.

l'Èbre, pour visiter un soldat gravement blessé qu'il amputa et ramena à son ambulance. Miranda fut le point le plus avancé de la Péninsule qu'il atteignit et explora botaniquement, à son grand regret, car il espérait recueillir en Espagne un grand nombre de plantes nouvelles. Revenu à Vitoria, il fit connaissance d'un pharmacien aimable et instruit, M. Zabala, avec lequel il se perfectionna dans la langue espagnole, mais, chose étrange, n'ayant trouvé chez aucun libraire de la ville l'admirable roman de Cervantès, il fut obligé de demander en France, à Bayonne, un exemplaire espagnol du *Don Quichotte*.

Enfin commença le siége de Pampelune, commandé par le maréchal Lauriston. Au bout de dix-huit jours, dont quatorze de tranchée ouverte, la place capitula. Pendant les premières opérations du siége, l'ambulance fut établie à une portée de canon de la ville. Montagne n'avait avec lui que deux aides assez inhabiles, et d'une intempérance blâmable. La place ayant ouvert son feu, on apporta à l'ambulance deux blessés. Montagne s'y rendit aussitôt avec quelques officiers. Il y avait à faire deux amputations : l'une de la cuisse, l'autre de la jambe. Les deux aides étaient dans un état d'incapacité complète. Un des officiers présents s'offrit à maintenir le blessé. Quoiqu'il fût lui-même privé d'une main, il le fit avec intelligence, vigueur et courage. Cet officier est aujourd'hui le maréchal comte Baraguey d'Hilliers, sénateur. On passa à la seconde amputation, qui fut faite de la même manière et avec le même concours : circonstance dont Montagne se souvint toujours avec admiration, mais qu'il n'osa jamais rappeler au vaillant officier, devenu si illustre. Il agit de la même manière avec le prince de Baufremont, qu'il avait connu fort intimement à Naples, alors que celui-ci était sous-lieutenant aux chevau-légers de la garde de Murat, et au souvenir duquel il ne se rappela jamais dans les occasions où il le rencontra, « ne voulant pas s'exposer, dit-il, à

» une *méconnaissance gratuite*. Le seul plaisir de se retracer le » bon temps de la jeunesse ne valant pas la peine de s'attirer » un dédaigneux ou indifférent : *connais pas !* »

VI

On approchait de l'automne. Une dysenterie presque épidémique se déclara parmi les soldats qui mangeaient du raisin avec excès. Montagne les recueillit dans une ambulance particulière qu'il établit pour contenir cinquante à soixante malades. Il les traita par la diète, les émollients, les opiacés, et il les guérit. « Dans un hôpital, dit-il, ils seraient morts. » Ce succès donna à son service une certaine renommée. Il lui valut des éloges flatteurs qui lui furent adressés à la tête du régiment, au nom du lieutenant général Jamin. Après la reddition de Pampelune, il avait été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Peu de jours après, son régiment fut dirigé sur Saint-Sébastien, dont on se préparait à faire le siége, mais qui se rendit sans coup férir. Il y séjourna jusqu'au moment de rentrer en France, et mit à profit ce séjour dans un port de l'Océan pour en recueillir et en étudier les algues. La fièvre jaune régnait encore dans le port du Passage, mais elle était sur son déclin. Au moment de s'organiser pour passer l'hiver à Saint-Sébastien, on reçut l'ordre de rapatrier. A la Rochelle, Montagne fit la connaissance de M. d'Orbigny père et de son fils Alcide, naturalistes de la plus haute distinction. Au bout de quelques jours, le régiment dut se porter sur Lorient pour y tenir garnison pendant l'hiver; Montagne eut encore le temps d'explorer les environs de cette ville et de faire quelques excursions fructueuses à Gavres et à Port-Louis.

Au commencement de 1824, il vint passer à Paris un congé de trois mois. Il était impatient de voir les plantes qu'il y avait

adressées d'Espagne. Les botanistes ses amis, MM. Clarion, Passy, Aubé, Roussel, Fée, Leprieur et Personne, l'aidèrent à les déterminer et il en fit avec eux de nombreux échanges. Revenu à Lorient, il reprit ses herborisations avec M. Legall et avec un jeune botaniste, M. Bélangé, depuis directeur des jardins d'acclimatation de Pondichéry et de la Martinique. Ils visitèrent ensemble l'île de Groix et Belle-Ile en Mer, où le régiment avait un bataillon.

A cette époque, le 14ᵉ fut inspecté par le général Bourke, qui avait pour aide de camp un capitaine d'état-major nommé Pélissier. Ce capitaine est devenu depuis l'un de nos plus grands hommes de guerre, le vainqueur de Sébastopol, en un mot, le maréchal duc de Malakoff. Montagne les accompagna dans leur inspection du bataillon de Belle-Ile en Mer, et ne revit plus le capitaine Pélissier que trente ans après, aux Tuileries, le 1ᵉʳ janvier 1854. L'un d'eux portait l'habit d'officier général, avec le grand cordon de la Légion d'honneur, et l'autre l'habit de membre de l'Institut. Ils se reconnurent, mais ne purent se parler. Plus tard, ils se rencontrèrent et dînèrent ensemble à Verrières, chez M. Vilmorin. Montagne, avec sa réserve ordinaire, ne rappela point au maréchal l'époque où il n'était encore que capitaine; mais celui-ci la lui rappela lui-même, en lui montrant qu'il n'avait pas oublié le 14ᵉ régiment, son chirurgien-major, ni les détails de leur voyage à Belle-Île, bien que ce souvenir remontât à trente-deux ans. « Il est vrai, dit Montagne, qu'alors il s'était bien vite établi entre nous, autant que le permettait la différence d'âge et de profession, cette estime et cette bienveillance réciproques qui naissent toujours entre les hommes d'intelligence *dont les intérêts sont différents.* »

Pendant son séjour à Lorient, il alla visiter à Quimper un phycologiste éminent, M. Bonnemaison, pharmacien, qui lui donna une belle série d'algues et de mousses fort bien déter-

minées. Au retour, après des courses dans lesquelles il eut à supporter un froid humide et prolongé, il eut un nouvel accès de sa gastro-entéralgie, qu'il traita lui-même, avec le concours du médecin de la localité, par la méthode antiphlogistique, c'est-à-dire par des applications répétées de sangsues, qui l'énervèrent sans le soulager. Il lui resta de cette épreuve une paresse habituelle des fonctions digestives, et sa constitution, jusque-là assez robuste, conserva dès lors une débilité dont il ne put jamais triompher complétement.

Le 14e régiment devait venir à son tour tenir garnison à Paris; Montagne, incapable de faire aucun service, devança son départ pour venir prendre les avis d'Espiaud, de Louyer Villermay et même ceux de Broussais, qui lui prescrivit la diète et lui défendit les aliments amylacés. Ce traitement ne lui réussit pas mieux que le régime lacté qu'il avait essayé vainement, et le laissa dans un état cruel de prostration physique et morale.

Vers la fin de 1826, son régiment fut envoyé à Valenciennes, où il séjourna un an entier. Cependant, son état ne s'améliorant point, il demanda et obtint d'aller passer l'hiver à Montpellier. Il y trouva le botaniste Delille, qu'il avait connu en Égypte, alors directeur du jardin de la Faculté, le pharmacien Pouzin, qu'il avait vu à Paris chez son confrère Labarraque; enfin le docteur Lallemand, avec qui il contracta une vive et durable amitié. La saison ne permettant pas de se livrer aux herborisations, il se borna à détacher, à l'aide du ciseau à froid et du marteau, les lichens et les mousses qui abondent sur les roches de la contrée. Cette recherche le forçait parfois à un exercice violent auquel il se livrait avec ardeur, « tout en » comprimant avec sa main gauche son *gaster* douloureux ».

En février 1827, Montagne résolut d'aller revoir Toulon et de visiter quelques anciens amis disséminés sur la route. Heureuse idée qui fut pour lui la source, non d'un rétablissement complet, mais d'une amélioration notable dans sa santé. On

sait, dit-il, que dans ces sortes d'affections, il faut se distraire, agir et surtout oublier son estomac.

Il s'arrêta quelque temps à Avignon, chez un ancien compagnon d'Égypte, M. Deluy, directeur de la succursale des Invalides, qui l'accueillit avec une vive cordialité, et, au départ, voulut l'accompagner jusqu'à Marseille. Arrivé à Toulon, Montagne s'empressa d'en parcourir les principales stations botaniques, puis il alla visiter les îles d'Hyères, toujours herborisant et enrichissant ses collections de nouvelles conquêtes, principalement en espèces cryptogamiques.

Nous ne saurions suivre, même en les abrégeant, les incidents et les notes que Montagne a consacrées à ce voyage, aux amis qu'il eut tant de plaisir à revoir, à ses recherches incessantes, aux découvertes qu'elles lui procurèrent; notes précieuses sans doute pour ses souvenirs personnels, mais qui offriraient peu d'intérêt aux lecteurs. Qu'il nous suffise de dire qu'à son retour au régiment, et après un nouveau séjour à Avignon, chez Deluy, qui le conduisit à Vaucluse, il s'arrêta à Lyon pour revoir le vénérable Balbis, entouré de quelques botanistes pleins de zèle qui travaillaient avec lui à la *Flore lyonnaise* et qu'il devait connaître plus intimement l'année suivante. A Paris, il fit de nouveaux échanges avec Bory Saint-Vincent, Mérat, Clarion, etc., et finit par rejoindre à Valenciennes. Mais à peine était-il réinstallé, que le régiment fut dirigé sur Lyon, où il devait passer deux hivers consécutifs.

Quelle existence naturellement active et perpétuellement agitée par les devoirs de sa profession! A la vérité, c'est là le propre de la vie militaire; mais comment tout cela peut-il s'accorder avec l'amour de l'étude, avec des sentiments simples et modérés, surtout avec un état de maladie presque permanent? De quelle ardeur de savoir, de quelle sagesse de conduite, de quelle résolution il faut être animé pour suivre, à travers toutes ces chances aventureuses, ces changements con-

tinuels de résidence, et malgré l'entraînement de quelques goûts étrangers, la ligne de la raison, du devoir, et la constante direction de sa pensée vers un but encore plus élevé ! On a dit que la pratique habituelle des petites vertus était plus difficile que celle des grandes actions, des grands efforts accidentels; n'en faut-il pas dire autant de cette persévérance soutenue dans une voie peu glorieuse d'abord, mais utile, qui, de même que la patience, comme l'a dit Buffon, équivaut ou conduit parfois aux plus beaux résultats du génie?

VII

Cependant son odyssée militaire n'était pas encore terminée. Arrivé à Lyon, il s'y installa de manière à satisfaire facilement son goût pour l'étude et ses devoirs professionnels, tout en profitant des agréables relations que pouvait lui offrir cette riche et vaste cité. Inutile de dire que, dès les premiers jours d'avril, il se mit à en explorer les environs, et que, non-seulement il y recueillit bon nombre d'espèces intéressantes, mais il en découvrit plusieurs qui, jusque-là, avaient échappé aux botanistes de la contrée. La situation de Lyon sous ce rapport est en effet exceptionnelle. Les vents qui circulent sur ses deux fleuves y apportent des semences d'origines diverses et quelquefois assez lointaines. Les bords de la Saône réunissent la plupart des plantes du nord et du centre de la France, et ceux du Rhône, un grand nombre d'espèces alpines, méridionales, et même d'Italie. Les coteaux qui l'entourent à l'ouest, et qui s'élèvent de plus en plus en s'avançant vers les montagnes du Forez, ne sont que les contre-forts des pics de l'Auvergne. Ils forment opposition avec les plaines de l'est, qui avoisinent la Dombe, le Bugey et les vallées de l'Ain et de l'Isère, entourées

par les hauteurs du Jura, des Alpes dauphinoises et de la Savoie. Les plantes cryptogames y sont nombreuses et variées, et Montagne put enrichir de plusieurs de ses découvertes la *Flore lyonnaise* que Balbis terminait alors avec le concours de MM. Roffavier, Champagneux, Cap et Aunier. Indépendamment de ses propres récoltes, son herbier s'enrichissait des libéralités de tous les botanistes du pays et des contrées environnantes, avec lesquels il se mit en relation.

A cette époque, il fut question pour le 14e de ligne de faire partie de l'expédition de Morée, dont la commission scientifique était présidée par le colonel Bory Saint-Vincent. La pensée de visiter cette région, encore si peu connue sous le rapport de l'histoire naturelle, combla Montagne d'espérance et de joie ; mais un contre-ordre arriva et son régiment fut désigné pour aller tenir garnison à Perpignan. Montagne y vit une sorte de compensation au voyage de Crimée, car il aimait le Midi et ne connaissait pas les Pyrénées.

Quelques amis essayèrent de le retenir à Lyon, en l'engageant à se mettre sur les rangs pour succéder à Balbis qui vieillissait; mais celui-ci avait déjà manœuvré en faveur d'un de ses élèves, et le projet n'eut pas de suite. Montagne n'en fut pas trop contrarié, parce qu'il avait d'autres vues et ne désespérait pas de revenir quelque jour se fixer à Paris, près de sa famille, au milieu des ressources scientifiques que présente la capitale.

Il partit donc, et, toujours herborisant, tantôt seul, tantôt avec Requien, autour d'Avignon, ou avec Delille, dans les environs de Montpellier et sur les bords du Gardon, il arriva à Perpignan en avril 1829. Pendant les quinze mois de séjour qu'il fit dans cette ville, il parcourut les Pyrénées-Orientales, escalada le Canigou, alla visiter Collioure et le Vernet, où il rencontra le docteur Lallemand, Aug. Saint-Hilaire et un jeune botaniste allemand, Endress (d'Essling), qui depuis et pendant

plusieurs mois, l'accompagna dans la plupart de ses excursions.

C'est à Perpignan que Montagne commença à distribuer à ses nombreux correspondants les plantes qu'il avait recueillies en nombre et emmagasinées, afin de cimenter ou d'établir de nouvelles relations avec les botanistes, surtout avec les cryptogamistes de la France et de l'étranger. C'est aussi là qu'il reçut une lettre assez singulière, dans laquelle un de ses vieux camarades, retiré à Villeneuve-lez-Avignon, lui reprochait d'oublier ses anciens amis et d'user son temps et ses forces à courir les Pyrénées pour ramasser ce qu'il appelait du *fourrage*, occupation qu'il regardait comme aussi vaine que ridicule, et qu'il comparait à la passion malheureuse que Montagne avait éprouvée à Naples pour la musique, comme en Hongrie pour l'étude des langues étrangères. Cette sortie lui fournit, dans ses notes, l'occasion de déplorer le triste aveuglement de certaines personnes éclairées, à l'endroit des siences naturelles dont elles ne comprennent ni le charme ni l'utilité (D). Il reçut une épître semblable d'un médecin, son ancien collègue d'Italie, auquel il ne prit pas la peine de répondre, mais qui dut être bien surpris en apprenant la nomination de Montagne à l'Institut : vengeance tacite qui fut aussi douce au savant qu'elle dut être amère à son confrère trop peu sensible aux charmes de l'étude, et surtout à ceux de l'histoire naturelle.

Le printemps était revenu, et il se disposait à en profiter lorsque l'expédition d'Alger fut décidée et que le 14ᵉ de ligne fut désigné pour en faire partie. Il avait demandé depuis quelque temps d'être placé dans le service sédentaire ou à la tête d'un hôpital, à cause de sa santé. Il touchait d'ailleurs à l'époque de sa retraite et il aurait voulu, avant de la prendre, passer une saison aux eaux thermales. Pour toute réponse, le ministre le remplaça et le mit en disponibilité. Fauché, alors membre du conseil de santé des armées, qu'il avait connu à

Lyon, s'interposa, mais vainement, en sa faveur. Montagne ne lui en témoigna pas moins sa reconnaissance en lui dédiant, sous le nom de *Fauchea*, un genre de floridées devenu le type d'une tribu de cette famille.

Avant le départ du 14e, Endress, qui avait passé l'hiver en Allemagne, était revenu à Perpignan. Ils recommencèrent leurs excursions et explorèrent ensemble les environs de Narbonne. En juin 1830, Montagne reçut sa nomination de chirurgien major de l'hôpital militaire de Sedan, et il partit aussitôt pour ce nouveau poste. Arrivé à Sedan, il s'y installa avec sa bibliothèque et ses collections. Cette ville, toute manufacturière, offre peu de distractions et de ressources pour la société. Il n'y trouva, comme ancienne connaissance, qu'un chirurgien qu'il avait connu à Naples, mais il se lia intimement avec M. Amstein, pharmacien instruit, qui avait été préparateur de Chaptal, et qui était alors placé à la tête d'un excellente officine, et chef d'une famille charmante, dans laquelle Montagne passait ses meilleurs moments de loisir. « Il ne me faut pas, dit-il à cette occa-
» sion, des plaisirs bruyants, et ceux que je goûte dans un cercle
» d'amis que je sais bienveillants à mon égard suffisent aux besoins
» de mon cœur. » Il lui manquait toutefois la musique dont on ne s'occupait guère que dans une seule maison. Il y trouva deux jeunes dames, dont l'une jouait fort bien de la harpe, et l'autre chantait agréablement en s'accompagnant sur le piano. Il chanta quelquefois avec cette dernière, qu'il retrouva à Paris deux ans après, quand il eut pris sa retraite; « mais alors, dit-il, de
» part et d'autre, les chants avaient cessé! »

Montagne se dédommagea de cette privation, en redoublant de zèle pour la botanique. Il fit, autour de Sedan, de belles herborisations et y recueillit d'intéressantes cryptogames, dont il envoya les doubles à ses amis, particulièrement à Fries, le célèbre phycologiste d'Upsal. A la même époque, il entra en rapport avec Soleirol, capitaine du génie à Metz, collecteur

ardent, qui avait habité la Corse assez longtemps et en avait rapporté de belles plantes dont il lui adressa de nombreux échantillons.

La différence entre le climat des Pyrénées et celui de Sedan avait encore altéré sa santé déjà si précaire. Il obtint un congé pour aller prendre les eaux de Plombières. L'épidémie de choléra de 1832 venait d'éclater; heureusement le fléau ne se montra point dans sa nouvelle résidence. En passant à Nancy, Montagne se mit en rapport avec MM. Soyer-Willemet, A. Monnier, amateurs distingués, et avec Braconnot, directeur du jardin botanique. Il s'arrêta aussi à Bruyères pour faire la connaissance du docteur Mougeot, avec qui il était déjà lié par correspondance. Celui-ci voulut herboriser avec lui, et lui fit parcourir les Vosges, les bords du lac de Gérardmer, la vallée de la Volongne et le Hohneck, l'une des plus belles montagnes des Vosges.

Après un mois de séjour à Plombières, dont les eaux lui procurèrent peu de soulagement, il revint à Sedan, non sans s'être arrêté de nouveau à Bruyères, et avoir escaladé une seconde fois, avec son ami, le Hohneck et ses environs. Il cite à cette place un incident très-propre à caractériser les collectionneurs de toutes natures. Dans le cours de cette herborisation, Mougeot quitta un instant ses compagnons pour aller seul faire sa provision annuelle d'une mousse assez rare, la *Bruchia vogesiaca*, dont il ne voulait indiquer la station à personne; non dans la pensée de s'en réserver le monopole ou la distribution exclusive, mais dans la crainte qu'un indiscret n'en détruisît la source, ce qui est arrivé plus d'une fois pour d'autres espèces que l'on ne retrouve plus.

Déconcerté par le mauvais succès de son séjour aux eaux thermales, fatigué de son service qui ne laissait pas d'être assez actif, calculant son âge et ses titres acquis, mais surtout dominé par sa passion pour la science des végétaux, devenue chez lui

de jour en jour plus ardente, il se décida à se retirer du service militaire, et en fit immédiatement la demande au ministre dont la réponse ne se fit pas attendre. Il obtint de venir se fixer à Paris, en attendant la liquidation de sa retraite. Il n'était encore âgé que de quarante-huit ans.

Ici s'arrête naturellement la part de sa vie que Montagne consacra au service de santé militaire, et à la même date commence spécialement sa carrière de savant. Bien que sa santé fût délicate et souvent éprouvée par des souffrances dont l'origine était déjà ancienne, il pouvait, après de longs travaux et des recherches actives pratiquées dans des localités fort diverses, se borner à l'avenir à des études plus sédentaires. La cryptogamie lui parut être la branche de la science la mieux appropriée à ses forces physiques, à ses goûts, à ses connaissances acquises, à ses relations étendues, et en même temps la partie de la botanique la moins avancée, quoique l'une des plus dignes de l'application d'un homme dévoué à ses progrès.

DEUXIÈME PARTIE

DE 1832 A 1866

VIII

Montagne avait enfin conquis cette indépendance, si longtemps ambitionnée, qui allait lui permettre de suivre désormais son penchant pour la science pure. Sa position toutefois était peu brillante, car il n'avait guère d'autre fortune que sa pension de retraite, sans espoir de la voir s'augmenter, soit par des emplois, soit par la publication de ses travaux. Mais elle lui suffisait, car depuis longtemps il avait été façonné à une existence modeste et même aux privations, par les vicissitudes de l'état militaire. Il prit d'abord un petit logement dans le quartier de l'Hôtel de ville, près de son beau-frère, et il s'y installa provisoirement pour mettre en ordre ses collections, et préparer la série des travaux auxquels il projetait de se livrer.

Le hasard lui fit rencontrer le capitaine Soleirol, avec qui il avait été en correspondance de Sedan à Metz, et qui était devenu commandant du génie à Paris. Ce fut là le point de départ d'une amitié qui les unit longtemps et qui avait pour base des études et des goûts communs. Cette liaison dura jusqu'à la mort de Soleirol.

Il avait aussi retrouvé, à Paris, un de ses plus anciens camarades, le capitaine Martin, qui habitait pendant la belle saison, avec sa famille, une charmante maison de campagne à Chenevières. M. Martin avait pour ami et voisin M. Jay de l'Académie française, à qui il s'empressa de le présenter. M. Jay avait pour gendre M. Dufrénoy, naturaliste distingué, depuis membre de l'Institut, avec qui Montagne ne tarda pas à se lier étroitement. Madame Dufrénoy cultivait la botanique. Montagne l'aida dans

cette étude, et lui servit de guide dans ses herborisations; car il convient qu'à cette époque, encore peu versé dans l'analyse des organes des végétaux, il était du moins herborisateur assez exercé, et qu'il reconnaissait les plantes avec facilité, et à première vue, à leur simple *facies*.

C'est Dufrénoy qui lui suggéra la pensée de poursuivre la botanique en vue de l'Académie des sciences, à laquelle lui-même ne laissait pas de viser pour la section de minéralogie. Dès ce moment, Montagne se résolut à diriger toutes ses vues vers ce but glorieux. Il s'exerça à l'analyse végétale, aux observations microscopiques, il s'appliqua à dessiner à la *camera lucida* d'Amici et suivit, à la Sorbonne, les cours d'Adrien de Jussieu, en même temps que les leçons de géologie de MM. Brochant de Villiers, Élie de Beaumont et Constant Prévost. Dans la même année il se fit présenter chez M. Benjamin Delessert, par Guillemin, conservateur du Musée botanique de ce noble et généreux protecteur des sciences.

Il y avait alors à Paris plusieurs salons intéressants qui n'avaient pas eu de modèles dans le passé, et qui, depuis, n'ont guère été imités. On n'y jouait pas, on n'y faisait pas de musique, on n'y dansait jamais. La politique et la littérature n'y remplissaient qu'accidentellement leur rôle ordinaire; mais on y parlait beaucoup de science. On y causait des nouvelles découvertes, des événements académiques, on y établissait des relations savantes, on y agitait même des questions d'histoire et de philosophie. Quelques membres de l'Institut et leurs familles qui en faisaient les honneurs, des professeurs émérites, de jeunes savants en expectative, en formaient le noyau principal, auquel venaient se joindre les voyageurs récemment de retour de leurs courses lointaines, les étrangers ayant déjà un nom dans la science ou accrédités auprès de ces hôtes illustres, qui se nommaient Brongniart, Delessert, du Trochet, de Mirbel, Jomard, Orfila, Magendie. Voilà de quoi se composaient ces

réunions dont il ne reste plus aujourd'hui qu'un souvenir impérissable dans la mémoire de ceux qui ont eu le bonheur d'y être familièrement admis.

A peine Montagne avait-il passé un an ou deux à Paris que les portes de ces divers sanctuaires s'étaient ouvertes pour lui. La douceur de son caractère, ses formes pleines d'aménité, son savoir varié dont il ne faisait point étalage, mais dont chacun pouvait faire son profit, la réserve et la délicatesse de ses manières le faisaient accueillir et même rechercher partout. Après une journée appliquée sans relâche à ses observations pénibles et ardues, il était heureux de passer quelques heures dans une famille honnête, dans un théâtre, dans un concert, ou dans ces réunions à la fois savantes et intimes, où son intelligence et son cœur trouvaient leurs meilleurs aliments, et son esprit un soulagement, un repos devenus indispensables. C'est ainsi que nous l'avons vu, durant tant d'années, s'asseoir à notre foyer amical, s'associer à nos travaux, à nos plaisirs, à nos voyages, et faire partie en quelque sorte de notre famille, par l'affection qu'il nous portait et que nous lui rendions si cordialement.

Nous nous étions légèrement connus à Lyon. Du moment où Montagne eut la pensée d'arriver quelque jour à l'Académie des sciences, il en suivit assidûment les séances hebdomadaires. Nous nous y rencontrâmes et nous y fîmes une connaissance plus intime par l'intermédiaire de Fauché, notre ami commun. « Nous ne tardâmes pas, dit-il, à nous *convenir* si bien, que nous » nous trouvions toujours assis à côté l'un de l'autre, ainsi que » Fauché, sur les bancs de l'Académie. » Il y avait, d'ailleurs, entre nous plus d'une source de sympathie : le goût de l'histoire naturelle, celui des voyages, des langues, de la littérature, surtout de la musique, dont nous avions assez souvent l'occasion de le faire jouir dans notre intérieur, et il exprime dans ses notes, de la manière la plus vive, l'attachement réciproque qui en était résulté.

A cette date de 1832, aucun cryptogamiste français, si ce n'est Bory Saint-Vincent, n'avait encore embrassé l'ensemble des familles des plantes cellulaires, ni l'universalité des genres et des espèces de cette classe. Les amateurs ne savaient à qui recourir pour les cryptogames qu'ils croyaient avoir découverts; et les naturalistes voyageurs, pour décrire et nommer les espèces qu'ils avaient rapportées, étaient forcés de s'adresser en Suède, à Ch. Agardh; en Allemagne, à Schwœgrichen, ou en Angleterre à Gréville. C'est ce qu'avaient fait Gaudichaud pour les cryptogames du voyage de circumnavigation de l'*Uranie*, et Aug. de Saint-Hilaire pour les algues de son *Voyage au Brésil*.

Montagne sentit ce qu'il y avait de honteux pour les naturalistes français dans la nécessité de payer un pareil tribut à la science étrangère, et il entreprit d'en affranchir ses compatriotes. Il ne s'agissait pas moins que d'analyser et de décrire près de deux mille genres et quinze mille espèces de cryptogames alors connus. Hâtons-nous d'ajouter que, grâce aux recherches qui partent de cette époque, et auxquelles Montagne a pris une si large part, ces nombres aujourd'hui sont presque doublés.

A partir de ce moment, il consacra dix heures par jour à cette tâche laborieuse. Pendant vingt-cinq années, sans interruption, il étudia, décrivit et figura un nombre immense de plantes cellulaires. En même temps il concourait, pour la cryptogamie, à la publication de tous les ouvrages importants qui paraissaient en France et souvent à l'étranger; car lorsque les botanistes apprirent qu'il s'adonnait d'une manière spéciale à cette branche de la science, il reçut de toutes parts d'énormes envois de cryptogames qu'on le priait d'analyser et de nommer. Il eut ainsi, dit-il, l'occasion d'examiner plus de cinq cent mille échantillons de plantes cellulaires, et il en publia un grand nombre d'entièrement inconnues avant lui. Son *Sylloge plantarum cryptogamarum*, etc., publié en 1856, ne contient pas moins

de cent genres nouveaux, comprenant dix-sept cents espèces nouvelles, et en 1858, il en fit connaître encore plus de deux cents.

Deux circonstances lui vinrent en aide dans le travail difficile qu'il avait entrepris : d'une part, la connaissance des langues allemande, anglaise, italienne et espagnole, qui lui permit de se tenir au courant du progrès de la science à l'étranger, les savants ayant renoncé au latin, comme langue scientifique, et n'écrivant plus que dans leur propre langue; de l'autre, l'étendue de ses relations et de sa correspondance, appuyée sur l'échange des échantillons avec les botanistes des deux mondes, ce qui facilite puissamment le contrôle réciproque des découvertes récentes; aussi les genres et les espèces que Montagne établit furent-ils généralement adoptés par les savants.

En 1834, il reçut la visite du comte Balbò (de Milan), qui lui avait été adressé par le docteur Balsamo, pour l'entretenir de la *Muscardine*, maladie des vers à soie que le docteur Bassi attribuait à un *Bothrytis*. C'était là pour Montagne un beau sujet d'étude. Il pensa toutefois qu'il devait, pour un pareil travail, s'associer à un entomologiste, et il s'adressa dans ce but à M. Audouin, alors professeur au Muséum. Celui-ci accepta d'abord sa proposition; mais comme il avait aussi en vue l'Académie des sciences, il ne tarda point à revenir sur ses pas et crut devoir travailler isolément. Montagne se décida à étudier seul la partie botanique de cet intéressant sujet. Son mémoire fut présenté à l'Institut en juillet 1836, presque en même temps que celui d'Audouin. Le rapporteur des deux mémoires, M. du Trochet, conclut à ce qu'ils fussent l'un et l'autre insérés dans le *Recueil des savants étrangers*. Celui d'Audouin fut imprimé le premier. Montagne, contrarié du retard que l'on mettait à la publication du sien, le confia à M. Bonafous, qui le fit paraître dans les *Mémoires de la Société séricicole*.

En 1835, MM. Brongniart et d'Orbigny l'avaient chargé de la cryptogamie des plantes rapportées par ce dernier de son *voyage dans l'Amérique méridionale.* Dans la même année, il eut à nommer les cryptogames rapportées des Asturies par le capitaine Durieu, celles de Sardaigne recueillies par de Notaris, et celles d'Égypte, de Grèce et d'Asie Mineure, rapportées par Coquebert de Montbret. L'année suivante, il lut à l'Académie des sciences son mémoire sur l'*hyménium des agaricinées.*

En s'appuyant sur tous ces travaux déjà considérables, il se préparait à poser sa candidature à l'Académie, pour la succession de Laurent de Jussieu. Il avait pour concurrents Gaudichaud, alors embarqué sur *la Bonite*, en cours de son troisième voyage de circumnavigation; Guillemin qui travaillait à la Flore de Sénégambie, et M. Decaisne qui déjà réunisssait de nombreuses chances de succès. Gaudichaud l'emporta, quoique absent. Son navire était alors à Canton, et le nouvel académicien n'apprit son triomphe qu'à son arrivée à Bourbon.

C'est à cette date que remonte la connaissance que Montagne fit de MM. Ch. Martins, aujourd'hui professeur à la faculté de Montpellier, Schimper (de Strasbourg), auteur de la *Bryologia europœa*, et du docteur Guépin (d'Angers), qui lui adressèrent de nombreuses plantes cryptogames à reconnaître ou à nommer. Il reçut à la même époque la visite de M. Jacob Agardh, allant étudier les algues de la Méditerranée, et celle du baron de la Pylaie qui, après un voyage à Terre-Neuve, en avait rapporté un grand nombre d'algues intéressantes. On voit quel puissant concours il se plaisait à fournir à ses collègues et correspondants. Il semblait devoir de la reconnaissance à ceux qui lui donnaient occasion d'avancer la science par un travail incessant; travail qui tournait à leur avantage, et qui, loin de lui valoir aucun profit personnel, lui imposait une tâche souvent onéreuse.

IX

Montagne était toujours assidu, ainsi que ses deux amis, aux séances hebdomadaires de l'Académie des sciences. C'est alors qu'il donna le nom de *Fauchea* à une algue devenue le type d'une tribu de floridées. Il la dédia à Fauché, qui avait contribué à le faire placer à Sedan, et qui, peu de temps après, succomba à une attaque subite d'apoplexie. L'amitié de Montagne pour son autre voisin d'académie sembla en devenir plus vive. Il voulut exprimer à ce dernier sa reconnaissance pour la dédicace qu'il en avait reçue d'un ouvrage traduit de l'anglais, de J. Lindley, sous le titre de : *Aphorismes de physiologie végétale et de botanique*, et il lui dédia, sous le nom de *Capea*, une autre algue, très-curieux genre de *Laminariées* (E). Depuis lors, nous fîmes ensemble, presque chaque année, quelque séjour à Fontainebleau ou à Saint-Germain, dont les forêts magnifiques nous fournirent de belles herborisations. Nous vécûmes à cette époque dans une intimité qui resserra de plus en plus les liens qui nous unissaient déjà. C'est une amitié solide que celle qui résiste à un contact de tous les jours et de tous les instants. La nôtre sut non-seulement y résister, mais elle s'en accrut; la mort seule pouvait mettre un terme à nos rapports affectueux.

En 1837, Montagne avait lu à l'Académie des sciences son mémoire sur le genre *Conomytrium*, puis un autre sur les *Caulerpées* de la *Flore des Canaries*. En examinant au microscope les cryptogames du Chili, recueillies par Bertero, il s'était aperçu qu'une espèce d'hépatique qui appartient au genre *Targionia*, portait latéralement des organes qu'il n'avait pas encore rencontrés dans la plante européenne. Il reconnut que c'était le réceptacle des anthères ou zoospères de ce genre, et il crut d'abord avoir fait une découverte; mais en relisant tout

ce que Micheli avait écrit sur les hépatiques, il se convainquit que ce savant avait déjà fait cette remarque un siècle avant lui. Il se hâta en conséquence de la restituer à son véritable auteur, en sorte que dans sa communication à l'Académie, au lieu d'une découverte dont il eût pu se faire honneur, sa probité scientifique le conduisit à la rapporter à un botaniste, aujourd'hui presque oublié : acte loyal et généreux, dont M. de Mirbel, dans son rapport, ne manqua pas de le louer vivement, en le donnant en exemple aux savants moins consciencieux et moins délicats.

L'année suivante, M. Ramon de la Sagra proposa à Montagne de concourir avec lui à la *Flore de Cuba*, qui devait faire partie de son *Histoire physique, politique et naturelle* de cette île. Montagne accepta et consacra quatre années entières à ce travail qui ne parut qu'en 1842. Cette laborieuse entreprise eût pu être largement rétribuée; Montagne n'y mit d'autre condition que de recevoir les deux éditions, espagnole et française, de ce livre splendide. Mais il avait affaire à un noble savant avec lequel il n'était pas facile de lutter de générosité. L'ouvrage terminé, M. R. de la Sagra, sachant quels étaient les livres de cryptogamie qui manquaient à la bibliothèque de Montagne, lui adressa la *Scotish cryptogamic Flora*, de Gréville, et l'*English cryptogamic Botany*, de Smith, c'est-à-dire quatorze volumes magnifiquement reliés, contenant plus de quinze cents planches habilement coloriées.

A l'occasion de Micheli et du *Targionia*, Montagne se plaint des hommes qui, amenés à publier des faits connus, n'en citent pas les auteurs, sous le singulier prétexte que tout le monde est censé connaître l'histoire littéraire de la science. D'autres savants non moins blâmables se bornent à citer le dernier auteur qui en a parlé, en sorte que ceux qui ne se soucient point de remonter aux sources attribuent volontiers la découverte à celui-ci. Il part de là pour louer ceux qui se montrent plus éclairés ou plus consciencieux, et cite honorablement à ce sujet

M. Tulasne, qui n'a pas manqué de rapporter à Montagne une observation importante qu'un botaniste allemand et un savant anglais lui avaient attribuée à lui-même, bien qu'il n'eût fait que l'annoncer, en signalant Montagne comme son véritable auteur. « Quant à moi, ajoute celui-ci, je puis dire que, dans » tous mes travaux, j'ai eu à cœur de rendre justice à chacun, » et que l'on peut me taxer d'ignorance ou d'oubli, jamais de » mauvais vouloir ou de haine envers ceux que j'ai omis de » citer. »

Vers le même temps, M. Roussel, ancien pharmacien en chef d'armée, étant venu occuper le même poste au Val-de-Grâce, pria Montagne d'examiner la collection de cryptogames qu'il avait rapportée d'Algérie. Celui-ci y trouva plusieurs espèces intéressantes qu'il nomma et qu'il fit figurer plus tard dans sa Flore de cette contrée. Il poursuivit en même temps son travail sur la *Phytographie des îles Canaries*, de Webb et Berthelot. Le principal auteur de ce bel ouvrage le chargea également des plantes cryptogames d'un nouveau travail, ayant pour titre *Otia hispanica*. Ici, Montagne consacre quelques pages à l'éloge de M. Webb, savant respectable autant que généreux, auquel il portait le plus cordial attachement. C'est du reste ce qu'il fait toujours, dans le cours de ses notes biographiques, à l'égard des savants qui furent ses amis : Dufrénoy, B. Delessert, de Mirbel, Gaudichaud, Guillemin, Dumont d'Urville, Bory Saint-Vincent, Magendie, Thenard, et même au sujet de quelques artistes célèbres avec lesquels il fut étroitement lié.

M. de Notaris, qui avait remplacé à Gênes le professeur Viviani, publia à cette époque, sous le titre de : *Primitiæ hepaticologiæ italicæ*, un ouvrage qu'il dédia à Montagne, en souvenir du secours que celui-ci lui avait fourni pour la détermination de quelques hépatiques de Sardaigne. Auguste de Saint-Hilaire, qui poursuivait ses études sur la flore du Brésil, lui proposa d'y traiter les mousses, les hépatiques, les lichens

et les champignons. Guillemin, de retour de son voyage au Brésil, Leprieur, récemment revenu du Sénégal, ainsi que Perrottet, de Pondichéry et des Neel-Gherries, lui adressèrent aussi, pour les déterminer, les cryptogames qu'ils en avaient rapportées. Enfin, J. Lindley ayant remis au Rév. Berkeley les plantes cellulaires des îles Philippines recueillies par Cuming, Berkeley pria Montagne de les examiner et d'envoyer son manuscrit à M. W. Hooker, pour qu'il l'imprimât dans son journal.

On voit avec quel empressement et quelle abnégation notre savant se mettait à la disposition de tous ceux qui réclamaient son concours. Jamais son zèle scientifique et son désintéressement ne leur firent défaut. On eût dit que c'était pour lui que Labruyère avait écrit ces lignes : « O homme, qui avez besoin » de mes offices, venez dans la solitude de mon cabinet. Le » philosophe est accessible ; je ne vous remettrai pas à un autre » jour. Vous me trouverez sur les livres de Platon qui traitent » de la spiritualité de l'âme et de sa distinction d'avec le corps... » J'admire Dieu dans ses ouvrages et je cherche par la connais» sance de la vérité à régler mon esprit et devenir meilleur... » Entrez, toutes les portes vous sont ouvertes... Vous m'appor» tez quelque chose de plus précieux que l'argent et l'or, si » c'est une occasion de vous obliger : parlez, que voulez-vous » que je fasse pour vous? Faut-il quitter mes livres, mes études, » mon ouvrage, cette ligne qui est commencée? Quelle inter» ruption heureuse pour moi que celle qui vous est utile !... »

Arrivé à cette époque (1844), Montagne, dans ses notes, entre dans d'assez longs détails sur son existence privée, sur son train de vie habituel, disposé avec autant de sagesse que de régularité ; existence toute de travail, d'ordre, de dévouement à la science ; aussi bien réglée que bien remplie. Retiré dans un étroit appartement de trois pièces, rue des Beaux-Arts, au quatrième étage, orienté au midi pour avoir un meilleur jour, situé dans une cour, afin de n'être pas troublé dans ses observations par le

mouvement ou le bruit de la rue, il avait à peine assez de place pour loger ses instruments, son bureau, ses livres et ses collections. A son premier repas du matin succédaient huit à dix heures de travail sans relâche, consacré aux études microscopiques, à la lecture des journaux étrangers, à la rédaction de ses mémoires, à une correspondance active et très-étendue. A six heures, il allait dîner au Palais-Royal, où il rencontrait son ami Soleirol, et se promenait ensuite avec lui jusqu'au moment d'aller passer la soirée au théâtre ou chez quelques amis communs.

Voilà ce que ce savant modèle appelait son : *Hoc erat in votis.* Dans cette simple et modeste habitation qu'il occupa pendant près de trente-quatre ans, il reçut la visite des savants et des personnages les plus illustres, qui venaient le consulter, travailler avec lui, ou lui demander le concours de son savoir. Là vinrent aboutir les communications les plus nouvelles et les plus importantes touchant la science des végétaux, principalement de ces plantes si peu connues, il y a cent ans, que Linné, par exemple, connaissait seulement quarante-quatre hépatiques, tandis que Nees von Esenbeck en a publié quatre volumes, et que le nombre des espèces de cette classe ne s'élève pas aujourd'hui à moins de vingt-cinq mille. C'était vraiment là le sanctuaire de la science pure, du travail sérieux et assidu, la retraite d'un vrai sage, dévoué, sensible et désintéressé. Là régnait, sans ostentation, le dédain de la fausse gloire, de la fortune et des vains honneurs. Il tenait à cette localité parce qu'il y était plus à portée des sociétés savantes, des bibliothèques, des objets nécessaires à ses travaux. « J'y suis, disait-il, comme l'araignée au milieu de sa toile; mais je ne suce le sang de personne ! »

X

On trouvera dans la troisième partie (*Appendice*) des développements plus étendus sur les travaux scientifiques de Montagne, pendant les trente-deux années qu'il consacra spécialement à ses recherches cryptogamiques. Peut-être avons-nous déjà dépassé la limite des détails de cet ordre qui étaient indispensables à sa biographie. Nous les abrégerons de plus en plus dans ce qui nous reste à dire de sa personne, pendant les quelques années qui nous séparent encore de la date fatale où cet excellent homme fut enlevé à la science et à notre amitié.

Nous avons parlé plus haut de sa probité scientifique et des contrariétés que lui avaient causées, dans diverses circonstances, la jalousie et la mauvaise foi de ses rivaux. Nous avons dit que Bory Saint-Vincent l'avait chargé d'étudier les algues qui devaient commencer la partie phytographique de l'exploration de l'Algérie. Leur nombre s'élevait à plus de douze cents, parmi lesquelles il eut à décrire et à nommer cent trente et une espèces de *Pyrénomycètes* et à dessiner seize planches. Lorsqu'on lui en apporta la première feuille en épreuves, il remarqua que l'on avait retranché son nom du titre. Il alla s'en plaindre aux éditeurs, qui attribuèrent le fait à Bory. Celui-ci, pressé par Montagne, se défendit mal et finit par consentir à ce que le nom du véritable auteur fût placé à côté du sien, qui y figurait, dit-il, en qualité de chef de l'expédition scientifique et directeur de la publication. A cette occasion, Montagne remarque qu'il n'obtint pas même, pour prix de sa collaboration, un seul exemplaire de son travail, et que celui qu'il possédait, il le devait à l'obligeance des éditeurs, MM. Gide et Baudry. « Je n'avais pas, dit-il, » d'autres prétentions, car je n'ai jamais aimé à travailler pour » le lucre. » Nous en avons eu plus d'une preuve, mais ce n'est

pas non plus le seul exemple des tribulations que lui firent éprouver le mauvais vouloir et l'avidité de ses compétiteurs.

Si jusqu'alors il avait eu à lutter contre quelques rivalités et à se défendre contre certaines attaques malveillantes, il allait désormais recevoir le prix de sa persévérance et de ses efforts. Nous avons cité le cadeau princier qu'il avait reçu de la munificence de M. Ramon de la Sagra, à l'occasion de la *Flore de Cuba.* Il ne devait pas tarder à recevoir d'autres hommages non moins précieux et non moins dignes de lui.

En 1842, il s'était lié avec l'amiral Dumont d'Urville, sous les auspices de M. Barker Webb. L'illustre marin l'avait prié de traiter la partie cryptogamique de son *Voyage au pôle nord.* Montagne achevait alors la *Flore de Cuba;* mais il n'accepta pas moins cette nouvelle tâche, qu'il trouva aussi intéressante qu'honorable, et il se mit à l'œuvre sur-le-champ. Ce fut pour lui l'occasion de contracter une vive amitié avec cet homme célèbre, amitié trop vite interrompue par la catastrophe du chemin de fer de Versailles, dans laquelle l'amiral périt avec sa famille, le 8 mai de la même année. Le volume qui contient le travail de Montagne ne parut qu'en 1845. Dans l'introduction, il avait établi un parallèle entre la végétation cryptogamique des deux pôles, pour servir à la Géographie des plantes cellulaires. M. de Humboldt, à qui il en adressa un exemplaire, l'en complimenta par écrit, et ce fut pour l'auteur un véritable titre de gloire ainsi qu'un haut encouragement.

L'année suivante parut à Hambourg le *Synopsis hepaticarum* de Nees von Esenbeck. Le vénérable président de l'Académie des curieux de la nature s'était adjoint pour cette entreprise MM. Lindenberg et Gottsche (d'Altona). L'ouvrage était dédié à MM. W. Hooker, Lehmann et Camille Montagne. On conçoit combien celui-ci fut reconnaissant d'un hommage qui associait son nom à celui des premiers naturalistes du nord de l'Europe.

Dès ce moment, les plus savants botanistes français et étrangers vinrent au-devant de lui, soit en personne, soit par correspondance. MM. Corda (de Prague), Berkeley (de Londres), le professeur Kützing (de Nordhausen), le phycologiste Wallroth et plusieurs autres, ne produisirent plus rien sans le consulter et sans appuyer leurs découvertes de l'autorité de son nom.

En 1844, il lut à l'Académie des sciences un intéressant travail sur les causes de la *Coloration de la mer Rouge*, qu'il attribua au développement rapide et abondant d'un *Trichodesmium* déjà indiqué par Ehrenberg (de Berlin). Un phénomène analogue ayant été remarqué sur les côtes du Portugal, près de l'embouchure du Tage, il en rapporta la cause à un *Protococcus*, qu'il nomma *atlanticus*. Plus tard, il publia sur le même sujet un opuscule intitulé : *Résumé des observations faites sur la rubéfaction des eaux douces et salées*, par MM. Schimper, Ehrenberg, de Flottow, Morren, de Candolle, Dunal, etc. Ce résumé, bientôt traduit en plusieurs langues, fut suivi de la publication du volume relatif au *Voyage de la Bonite*, dont Montagne avait écrit les quatre cinquièmes, outre l'introduction.

Le jardinier Tucker (de Margate) avait observé le premier la présence, sur les feuilles de vigne, d'un *Oïdium* qui fut décrit par M. Berkeley (de King's Cliffe), et auquel son nom est resté (*Oïdium Tuckeri*). On se souvient des ravages qu'ont causé les développements de cette cryptogame dans les années suivantes. Toutes les sociétés d'agriculture s'en préoccupèrent; des prix furent proposés de toutes parts. Les mémoires affluèrent; « le miel attire les mouches », dit Montagne. La seule Société d'encouragement eut 23 000 francs de prix à distribuer. C'est à Montagne que vinrent aboutir ces innombrables recherches; il fit partie de toutes les commissions nommées pour les examiner. Il eut à lire plus de cent mémoires plus ou moins volumineux sur la matière, et Dieu sait s'il le fit consciencieusement. Il publia même, en 1853, une brochure ayant pour titre : « Coup

d'œil rapide sur l'état actuel de la question relative à la maladie de la vigne. » On sait que ce fut M. Marès (de Montpellier) qui fut couronné définitivement pour avoir imaginé et pratiqué avec succès, pendant trois années consécutives, l'emploi de la fleur de soufre contre ce redoutable fléau. Berkeley félicita vivement Montagne de ses efforts dans cette occasion, et du résultat pratique obtenu par nos compatriotes.

Cette époque fut pourtant cruelle pour Montagne, qui, après avoir eu la douleur de perdre son ancien camarade Espiaud, eut encore le chagrin de voir s'éteindre plusieurs de ses meilleurs amis, en 1847, B. Delessert, en 1849, M. de Mirbel, frappé par le choléra; M. Mojon, ancien professeur de physiologie à Gênes, médecin et savant de premier ordre, ainsi que madame Mojon, femme de lettres éminente, très-liée avec Manzoni, le célèbre auteur des *Promessi sposi*. Il regretta profondément ces deux dernières personnes, chez lesquelles il passait souvent d'agréables soirées et avec lesquelles il pouvait s'entretenir familièrement de science et de littérature, dans cette langue italienne qu'il aimait tant, et se livrer entièrement avec eux à *la dolce favella*.

Au mois de juillet 1847, il remit à M. Cap le manuscrit de l'article *Cryptogamie*, destiné à l'ouvrage intitulé : *les Cent Traités*, dont celui-ci dirigeait alors la publication; heureux d'avoir MM. Montagne et Charles Martins pour collaborateurs dans le *Traité de botanique*. Le professeur Kützing, après avoir traduit ce traité en allemand, annonça à Montagne qu'il en avait fait la base d'un travail dont son gouvernement l'avait chargé pour l'instruction des écoles communales.

En 1849, il reçut des États-Unis une énorme caisse dans laquelle il trouva, avec une lettre d'envoi, une collection considérable de champignons d'Amérique, recueillis à Columbus (Ohio), ainsi qu'un carton renfermant cent quarante-deux planches magnifiques, représentant plus de trois cent cinquante

espèces admirablement dessinées et coloriées à l'aquarelle. Cet envoi lui était adressé par M. Sullivant, banquier de Columbus, savant amateur de cryptogamie. Il fut émerveillé de la richesse d'un pareil présent. Les planches seules valaient plus de mille écus, il ne put répondre à cet acte généreux, qui était en même temps un hommage à sa célébrité, que par ses remercîments les plus empressés et par l'envoi de sa *Cryptogamie de Cuba*, accompagnée d'une collection de mousses et d'hépatiques, familles dont M. Sullivant s'occupait d'une manière spéciale. Il fit aussitôt relier ses chères et splendides aquarelles en un album in-4°, qu'il légua par testament au Muséum d'histoire naturelle, comme au seul dépôt digne de posséder une aussi précieuse collection.

Nommé membre de la Société centrale d'agriculture, en 1851, il termina l'année suivante la *Flore du Chili*. L'ouvrage, écrit en espagnol, se composait de 8 volumes in-8, avec un atlas de 100 planches coloriées. La cryptogamie, qui comprenait 2 volumes et 11 planches, avait occupé Montagne pendant quatre ans. Cette Flore, la plus complète qui existe, ne renferme pas moins de mille espèces.

La même année, madame Ricard, botaniste éminente, livrée à la culture de *l'aimable science* (1), ayant vivement engagé Montagne à passer quelques jours à son château du *Parquet*, près de Rouen, il s'y rendit au mois de juillet. Pendant son séjour dans cette belle propriété, qu'habitait aussi M. Auguste le Prévost, la cuisinière entra un jour tout effarée dans la salle à manger, au moment du dîner, et dit qu'une volaille rôtie, entamée la veille, et dont elle avait conservé la moitié, était entièrement rouge et comme couverte de sang. Le phénomène avait déjà été remarqué par Ehrenberg qui, regardant cette substance comme un produit de nature animale, l'avait nommé *Monas pro-*

(1) « *L'aimable science entre toutes* », expression de Linné.

digiosa. Montagne, après avoir examiné cette substance au microscope, y reconnut une production végétale du genre *Palmella*, qu'il nomma *P. prodigiosa*. Il la sema sur du riz crevé, où elle se propagea très-rapidement, et il en fit l'objet d'une nouvelle communication à l'Académie des sciences.

Montagne était parfois saisi tout à coup de l'envie de revoir son pays natal. Il y avait cédé plus d'une fois ; mais au printemps de 1847, ce désir devint si vif qu'il ne voulut pas différer l'exécution de ce projet de voyage, dans lequel il fut accompagné par M. Leroy, son parent. « Je ne saurais exprimer, dit- » il, quel charme s'empara de moi à la vue de ce misérable » village où j'avais reçu le jour. » Il visita la maison de son père, il parcourut tout le pays environnant, il revit tous les lieux où il avait joué dans son enfance et se promit de revenir encore, ce qu'il fit, en effet, et pour la dernière fois, dix années plus tard. Ce n'était pas un mouvement d'amour-propre qui le ramenait ainsi aux lieux de sa première jeunesse, comme ces parvenus qui se plaisent à venir étaler leurs succès ou leur fortune aux yeux ébahis de leurs compatriotes. Il n'avait plus à Vaudoy ni parents, ni amis, ni même de contemporains ; mais il aimait à se retremper dans ses premiers, dans ses meilleurs souvenirs, et à rapprocher mentalement ses jours de labeurs, de périls et même de gloire, de ceux où il entrait dans la vie sous les yeux d'un père vénéré et d'une mère chérie. C'était encore une manifestation spontanée de son âme tendre et reconnaissante.

XI

L'année 1852 fut fatale à la botanique. La mort frappa presque en même tempe Auguste Saint-Hilaire, Gaudichaud et Achille Richard. La section de botanique de l'Académie des

sciences qui, depuis 1837, c'est-à-dire depuis la mort de Laurent de Jussieu, n'avait fait aucune perte, vit dans l'espace de dix-huit mois disparaître cinq de ses membres (1). Les chances d'entrer enfin dans cette section devenaient favorables à Montagne. Il était désigné en première ligne ; ses amis allèrent au-devant de lui. Isidore Geoffroy-Saint-Hilaire l'en avertit par une aimable lettre. Il ne restait plus un seul de ses concurrents de 1837. M. Decaisne était entré dans la section d'économie rurale ; Gaudichaud et Guillemin étaient morts.

L'élection eut lieu le 3 janvier 1853. Montagne obtint 56 suffrages sur 58 votants, c'est-à-dire presque l'unanimité. Cette élection fut l'une des plus mémorables de l'Académie des sciences. Nous allâmes aussitôt l'en féliciter, MM. Barreswil, Bouchardat, Pelletier, Martins et moi. Il nous reçut avec une vive joie, mais nous fûmes frappés de son calme ; tant il avait d'empire sur lui-même ! Il nous attendait sans anxiété, sans impatience. Il nous accueillit avec sérénité, mais sans ravissement. En l'embrassant nous étions tous plus émus que lui.

Et cependant il estimait au plus haut prix l'honneur qu'il venait de recevoir. « Quel jour dans la vie d'un homme, s'é- » crie-t-il, que celui où il voit les suffrages des savants les plus » illustres se réunir sur son nom, et où il peut se dire qu'il » n'a pas travaillé en vain, puisqu'il reçoit de ses efforts la plus » belle des récompenses ! » Les félicitations lui arrivèrent de toutes parts, de la France comme de l'étranger. La plus grande partie de ces témoignages s'adressaient à la personne autant qu'au savant.

On pense bien que cette circonstance, loin de ralentir son zèle, ne fit que l'exciter, en étendant encore ses relations scien-

(1) MM. de Mirbel, Bory Saint-Vincent, Gaudichaud, Aug. Saint-Hilaire et A. Richard.

tifiques. Le docteur Van den Bosch, de Goës, en Zélande, l'avait prié de reviser les lichens envoyés de Java par Junguhn, pour servir à une publication qu'il préparait. Montagne en examina six cents espèces qui parurent en 1856, sous le titre de *Lichenes Javanici*. M. Bolle, qui avait habité quelque temps les îles Canaries et le cap Vert, le pria de nommer les cryptogames qu'il y avait recueillies. Le travail fut prêt au bout de deux mois, et il y ajouta un catalogue général des plantes cellulaires de ces localités.

M. Weddell, aide-naturaliste au Muséum, avait rapporté de belles cryptogames de son *Voyage en Bolivie et au Brésil*. Il lui réserva les algues, les champignons et les hépatiques, dont Montagne publia provisoirement quelques-unes dans ses 7e et 8e centuries. En avril, il avait lu à l'Académie une note sur deux algues qui s'étaient développées pendant les expériences de M. Boussingault, relatives à l'action du salpêtre sur la végétation.

Le prince Napoléon, sur le point d'entreprendre son voyage dans les mers du Nord, lui fit demander par son cousin, le prince Charles Bonaparte, une liste des *desiderata* de la science cryptogamique dans ces régions. Montagne offrit à M. de Saulcy, qui faisait partie de l'expédition, un exemplaire de sa *Phycologie*, pour le guider dans ses recherches. Au retour, celui-ci lui remit les cryptogames de l'Islande et du Groënland, parmi lesquelles il trouva une mucédinée qu'il nomma *Cephalosporium* et qu'il dédia à M. de Saulcy. De son côté, le prince Charles Bonaparte, très-savant ornithologiste, dédia à Montagne une espèce de gallinacées, sous le nom d'*Ortalida Montagnii*.

Une circonstance notable de la même époque, et qui se rapporte à l'un de ses goûts les plus chers, est la connaissance qu'il fit alors du grand maître Rossini, à qui il fut présenté par M. Carafa, son collègue à l'Institut, et par le savant Parla-

tore, professeur de botanique, tous deux ses anciens amis de Naples. Ici, Montagne place un éloge enthousiaste de l'homme de génie auquel, dit-il, « il doit les plus doux instants de sa vie ». A ce moment, en effet, son goût pour l'art musical sembla emprunter une nouvelle vivacité à l'heureuse situation dans laquelle le plaçait sa célébrité scientifique. Il ne manquait aucune occasion de se livrer à cette passion, la plus ancienne et la plus durable, et ses amis, parmi lesquels il se plaît à citer MM. Rossini, Doras David, Cap et Adolphe Blanc, étaient heureux de lui fournir chaque jour de nouveaux moyens de la satisfaire.

C'est en décembre 1855 que Montagne publia son principal ouvrage, le *Sylloge generum, specierumque cryptogamarum quas in variis operibus descriptas, iconibusque illustratas, nunc ad diagnosim reductas, multasque novas interjectas, ordine systematico disposuit C. M.*, résumé ou compendium de toutes les plantes cellulaires qu'il avait reconnues, analysées, nommées et publiées dans divers mémoires, fascicules ou recueils scientifiques. Cet ouvrage lui était demandé de toutes parts; l'illustre Fries, d'Upsal, entre autres, lui écrivait qu'il n'avait rien voulu publier lui-même de complet, avant que son *Sylloge* eût paru.

Dans la crainte que la vente de cet ouvrage ne couvrît pas les frais de sa publication, Montagne s'était décidé à le faire imprimer lui-même, lorsqu'il trouva dans M. J.-B. Baillière un éditeur aussi libéral qu'intelligent, qui n'hésita pas à l'entreprendre. L'auteur n'exigea pour toute indemnité que de recevoir gratuitement 25 exemplaires de son ouvrage. Le *Sylloge* renfermait dans un seul volume in-8 de 500 pages, la description de 80 genres et de 1684 espèces. Le livre, écrit en latin, fut imprimé en caractères neufs et sur très-beau papier, par un habile et consciencieux typographe, M. Martinet, dont Montagne eut également à se louer sous tous les rapports. La pré-

face et les généralités sont écrites dans un style excellent qui montre la sévérité de ses travaux de latinité, bien qu'il se fût adonné fort tard à cette étude et qu'il n'eût, dit-il, appelé personne à son aide. Depuis lors, Montagne publia deux nouvelles centuries de cryptogames, ce qui porte à plus de 2000 le nombre des espèces qu'il a décrites ou nommées.

Il y avait quelques années que la Société impériale et centrale d'agriculture se l'était attaché, dans la section des cultures spéciales. L'Académie impériale de médecine l'admit à son tour en qualité d'associé libre. Il était membre de la Société philotechnique depuis nombre d'années, et il en avait été deux fois le président; enfin, la Société de botanique ayant été fondée en 1854; il eut également l'honneur de la présider l'un des premiers.

En 1857, Montagne fit un dernier voyage à Vaudoy. Il apprit que M. et Mme Viardot habitaient le château de Courtavenelle, qui en est très-rapproché, dans lequel il avait très-souvent joué dans son enfance; et, se souvenant qu'il avait beaucoup connu à Naples le célèbre Garcia, père de mesdames Malibran et Pauline Viardot, il se décida à se présenter dans cette belle habitation. Il fut reçu avec empressement et cordialité. M. Louis Viardot, homme de lettres fort distingué, connaissant parfaitement la langue et *«las cosas de Espagna»*, la conversation fut bien vite engagée. On fit même de la musique, et, malgré les instances de ses hôtes, Montagne quitta avec regret cette résidence qui lui rappelait tant de souvenirs, ainsi que le couple aimable qui en faisait si bien les honneurs.

L'heure d'un repos honorable semblait être arrivée pour lui. Cependant un titre précieux lui manquait encore. Parvenu à un âge déjà avancé, membre d'un si grand nombre de Sociétés savantes, pourvu de si beaux états de service, il était encore simple légionnaire et ses amis s'étonnaient qu'une plus haute distinction n'eût pas encore couronné une vie si laborieuse.

Lorsque le titre de membre de l'Institut était venu se joindre à tous les autres, le moment lui avait semblé venu de voir cette promotion se réaliser. Montagne en fit la demande à M. Fortoul, alors ministre de l'instruction publique, qui l'accueillit avec empressement, mais ne réussit pas à lui faire rendre immédiatement une justice si méritée. Trois ans après, un de ses amis se chargea d'intervenir auprès du ministre de la guerre, mais sans plus de succès. Déjà Montagne, bien décidé à ne plus faire aucune démarche, avait pris son parti des insuccès précédents comme des futures déceptions, lorsqu'en 1858, le hasard le mit en rapport avec un savant physiologiste, depuis son confrère à l'Institut. Celui-ci lui exprima sa surprise de ne point voir à sa boutonnière la rosette qui y eût si bien figuré, et se chargea d'appuyer sa demande. Il le fit avec un zèle, un dévouement, et un succès auquel Montagne n'osait plus croire. Deux jours après, sa promotion était signée.

Malgré son âge et les vicissitudes d'une santé très-affaiblie, Montagne ne se relâchait point de ses travaux ordinaires. Néanmoins il ne sortait plus le soir, et depuis le commencement de l'hiver, il ne pouvait plus se livrer à ses promenades habituelles. Le 27 janvier 1860, il éprouva une première atteinte de congestion cérébrale qui inquiéta beaucoup ses amis. Après avoir étudié, au microscope, une collection d'algues des Antilles que lui avait envoyée M. le comte de Limminghe, naturaliste belge, ainsi que les oscillaires des eaux thermales de Saint-Nectaire, sur la demande du docteur Basset, médecin inspecteur de cette station, ses yeux ainsi que son cerveau se trouvèrent fatigués d'une application trop soutenue. Après son dîner, il glissa de son fauteuil, tomba près de sa cheminée, mais il ne perdit pas connaissance et reconnut lui-même qu'il y avait un commencement d'hémiplégie qui, toutefois, ne persista pas. Il dormit, et le lendemain il se trouva assez bien pour s'appliquer de nouveau à son travail de microscope; mais l'accident se

renouvela. Le docteur Gubler, son ami, lui appliqua des sinapismes, et lui défendit toute occupation intellectuelle. Au mois de mars, il éprouva une nouvelle attaque, et dès ce moment il comprit qu'il était perdu pour la science active et militante.

Il n'alla pas moins, au mois de mai, à la campagne de son parent, M. Mutiaux, où il continua d'écrire son autobiographie. Il en revint au mois d'octobre; mais l'hiver approchait et laissait craindre le retour des mêmes accidents qui, en effet, ne tardèrent pas à se reproduire. Dès ce moment, la langue devint embarrassée, le mouvement difficile, la démarche chancelante; il ne sortit plus de chez lui que pour aller à l'Institut ou aux Académies de médecine et d'agriculture. Il alla passer les étés à Passy, d'où il se faisait promener au bois de Boulogne dans une voiture à bras. Rentré à Paris, il ne sortit plus autrement. Enfin, le 4 janvier 1866, il éprouva une nouvelle attaque plus grave, avec perte de sentiment, sommeil prolongé, puis agonie; et il mourut dans la nuit du 5 au 6, sur le point d'atteindre l'âge de quatre-vingt-deux ans (F).

XII

Nous avons suivi les phases principales de cette existence si bien remplie par le travail, l'étude et la pratique des meilleurs sentiments, en nous appuyant sur les éléments que Montagne en a fournis lui-même dans son autobiographie. Ses propres souvenirs se sont fondés sur le soin qu'il avait pris, dès sa jeunesse, de conserver et classer sa correspondance, ses états de service, ses titres honorifiques, et de noter, ainsi que ses travaux, tous les actes de quelque importance dans sa vie. Il a été jusqu'à tenir registre (1) (« tant l'ordre, dit-il, est dans ma nature ! »), depuis

(1) Sous le titre d'*Herbarium*, 5 volumes in-8 reliés, légués au Muséum d'histoire naturelle, avec toutes ses collections botaniques.

1819, et jour par jour, de toutes les plantes qu'il avait recueillies dans ses herborisations, les envois reçus de ses correspondants, les échantillons qu'il a distribués, pendant quarante ans, dans tous les herbiers du globe, au nombre de plus de 100 000. Il a pris note de toute sa correspondance scientifique, qui ne s'élève pas à moins de 4000 lettres. Nous le rappelons, d'après lui, sinon pour excuser l'étendue des détails que nous avons cités, du moins pour en constater l'exactitude et obéir à la mission spéciale qu'il nous a déléguée d'écrire, non son éloge, mais sa biographie (G).

Montagne, comme Copernic et Conrad Gesner, perdit son père à l'âge de neuf ans ; comme Orfila et Dutrochet, il commença par être marin ; comme tous ces hommes célèbres, il suivit la carrière de la médecine, guidé par le goût instinctif des sciences naturelles et soutenu par sa force de volonté (1). Retiré du service médical militaire, il revint à la science pure et s'y consacra exclusivement. Ainsi, des deux parts de sa longue existence, l'une fut appliquée à secourir, sur les champs de bataille, les défenseurs du pays, l'autre à cultiver les siences qui font sa gloire et contribuent à sa prospérité. « Quel meilleur » usage à faire, nous disait-il, des priviléges que nous devons à » la Providence et du temps qu'elle nous permet de passer ici-» bas, que de travailler au progrès du savoir et de la vérité ! Que » sont les biens de fortune et une vaine gloire pour celui » qu'anime le sincère amour du beau et du vrai ? Tant d'autres » ne voient dans le culte de la science que les postes et les » honneurs auxquels il peut conduire !... »

Les détails précédents ont pu donner une idée générale de son caractère, mais il en est certains traits qui ne se révélaient

(1) « La médecine est, en effet, la voie la plus large et la plus élevée par » laquelle on peut s'introduire dans l'histoire naturelle. C'est par comparaison » avec l'organisme humain que la science mesure la signification relative des » êtres dans le plan général de la création. » (Coste, *Éloge de Dutrochet.*)

que dans l'intimité, dans la conversation, et dans des actes familiers dont il ne se rendait pas compte à lui-même. Le fond de sa pensée était toujours droit, honnête, généreux, son commerce était sûr, on pouvait compter sur sa discrétion. Sincèrement religieux, il avait pour maxime : « La science vient de Dieu, » traverse le monde et retourne à Dieu » ; ou bien celle-ci : « La » science est une échelle sans fin dont les derniers échelons se » perdent dans les cieux. » A la devise de Charles Bonnet : *Aimer et connaître*, il ajoutait ces mots : *et se rendre utile*. Les hommes qui restent ainsi invulnérables au milieu d'une époque comme la nôtre, sans se laisser entraîner à ses erreurs, à ses fausses tendances, ressemblent à ces fleuves qui traversent un lac sans se mêler à ses ondes impures, et poursuivent leur cours sans avoir rien perdu de leur limpidité primitive.

C'était le type du savant pur, ayant tout sacrifié à l'étude de son choix, et comptant pour rien le reste. Ce n'était pas un parvenu de la science, mais un travailleur convaincu, un observateur patient et sagace, arrivé à force de labeur au poste le plus élevé et le plus noble que puissent procurer l'intelligence et l'étude. Il n'était pourtant pas de ceux qui se croient un savoir infaillible. Il cédait volontiers à une démonstration satisfaisante et ne s'étonnait point d'un fait évident qu'il n'avait pas découvert le premier. On se rappelle qu'un botaniste ayant signalé une erreur dans l'un de ses écrits, il répondit : « Je m'étonne bien » plus qu'on n'en ait pas rencontré de plus fréquentes dans mes » nombreux travaux (H). » Voilà le vrai caractère de l'homme qui ne voit dans la science que la vérité. Linné, après une démonstration qui l'avait convaincu, avait dit : *Vidi et obstupui!* (J'ai vu et j'ai été frappé d'étonnement.) Képler, après avoir regardé, pour la première fois dans une lunette, s'était écrié : *Vicisti, Galileæ!* (Tu l'emportes, Galilée !)

Bien que sa modestie fût sincère, il avait le sentiment de sa valeur et portait très-haut sa dignité de savant, mais il ne l'im

posait à personne. Il ne se regardait point comme un homme de génie, mais seulement comme un travailleur scientifique, consciencieux et utile. L'abnégation ne suffit pas pour être modeste; il faut encore une grande justesse d'esprit qui permette de se juger soi-même avec la même liberté d'appréciation que l'on juge les autres. Du reste, il ne recherchait ni la célébrité ni les éloges : le témoignage de sa conscience lui suffisait.

« Je déteste la polémique et la discussion, disait-il, parce que » mes opinions, comme mes sentiments, sont dégagés de tout » intérêt personnel quelconque. Je doute que beaucoup de gens » puissent en dire autant. » Aussi n'était-ce jamais sans un certain effort sur lui-même qu'il répondait à une attaque ou qu'il soutenait une assertion qu'il croyait juste et fondée. Au sujet de la flore d'Algérie et d'une plante qu'il avait dessinée et nommée *Myriangium*, il écrivait : « Un lichénographe morose a critiqué » cette figure; il est probable qu'il aura eu affaire à des exem» plaires imparfaits; mais le ciel a créé des personnes qui » s'imaginent qu'elles seules savent regarder, voir, et ne jamais » se tromper. Ne les troublons pas dans leur béatitude et » continuons... »

S'il redoutait la controverse, il recherchait les conversations intimes, sérieuses, mais bienveillantes. Quoique son savoir fût très-varié, il prenait rarement la parole et savait fort bien écouter. L'habitude de ne causer qu'avec lui-même ou avec ses livres l'avait rendu sinon taciturne, au moins silencieux. Descartes a découvert les lois de la force qui sollicite les corps à s'éloigner du centre du mouvement quand ils se meuvent dans des courbes. Cette loi est sans doute la même qui porte le sage à s'éloigner du mouvement politique et des passions du jour. Les savants sont naturellement enclins à se dégager des préoccupations vulgaires et à se concentrer dans leur sphère de prédilection, ce qui leur donne parfois une physionomie étrange et des

habitudes bizarres. Ils parlent peu et interrogent rarement, afin de ne pas éparpiller leurs idées, et aussi parce qu'ils pensent que les choses banales ne méritent pas même d'être exprimées par de vaines paroles.

Montagne avait des goûts élevés, distingués, mais qui n'allaient point jusqu'à la passion; sa raison ayant su de bonne heure régler et dominer tous ses penchants. Après la science, la fibre de son cœur ne s'agitait guère que pour le patriotisme, l'amitié et le sentiment des arts. L'esprit aventureux qui l'avait animé pendant sa jeunesse céda plus tard à la nécessité de soumettre sa santé, devenue débile, à un régime sévère et régulier. La littérature dramatique et les livres de voyage avaient remplacé le goût de la pérégrination. Dans les derniers jours de sa vie, alors que les lectures sérieuses lui étaient interdites, nous l'avons plus d'une fois surpris les yeux attachés sur un volume de Molière ou de Walter Scott, de Robinson ou des Mille et une Nuits. Le goût de la musique avait mieux résisté, et les jouissances qu'il devait à cet art étaient peut-être celles qu'il regrettait le plus, quand l'âge et la maladie l'empêchèrent d'aller chercher hors de chez lui l'occasion de les satisfaire.

Rien n'égalait son obligeance, si ce n'est son désintéressement. Montagne n'occupa jamais ni chaire, ni emploi, ni fonctions scientifiques. Il avait horreur des spéculations lucratives; ses travaux ne furent presque jamais rétribués. Une correspondance active et très-étendue, des envois, des échanges d'échantillons avec les botanistes des deux mondes, les publications qu'il faisait à ses frais, l'acquisition des recueils scientifiques et des livres nouveaux, lui imposèrent souvent de durs sacrifices, car il n'avait d'autres ressources que sa pension de retraite, et quelque réserve lentement amassée durant trente-cinq ans de service militaire; mais il ne se plaignit jamais de la modicité de

sa fortune. « Il faut savoir vivre de peu, disait-il, et pour si peu » de temps (1) ! »

Montagne était le modèle des amis. Aucun de ceux qu'il a aimés n'a pu douter de la chaleur de ses affections. Il était aussi heureux des succès de ses amis que des siens propres. Il sut se faire, de ses nombreux correspondants, autant d'amis sincères et dévoués. Cependant il établissait entre eux une distinction qui, dans ses notes, se révèle malgré lui. De ses camarades d'armée, il dit ordinairement : *Mon ami* le capitaine, le colonel, le général un tel; s'il s'agit d'un naturaliste, c'est : *Mon illustre ami*, mon savant confrère; mais, s'il parle d'un ami de cœur, c'est toujours : *Mon bon, mon cher, mon excellent ami.*

Avec son âme tendre, sa bonté native et son goût pour les joies du foyer domestique, quel chef de famille il eût été ! Mais la destinée ne s'y prêta point, et il dut reporter sur la science et sur l'amitié les rares qualités qui eussent fait de lui un si digne père, un si heureux époux. Il était d'ailleurs excellent parent, et vécut toujours dans les meilleurs rapports avec sa famille (I).

La reconnaissance, « sentiment qui, selon lui, manque à la » plupart des hommes », ne coûtait aucun effort à son cœur généreux, car son âme était grande; or, la reconnaissance, on l'a dit, est une fleur alpestre qui ne croît que sur les cimes, et ne fleurit que dans les natures élevées. Il ne faillit jamais à un ancien attachement, au souvenir d'un bon accueil ou d'un bon procédé. Étranger à cette indifférence égoïste trop commune et trop excusée chez les célibataires, il était attentif aux devoirs de politesse ou de convenance, et les remplissait avec scrupule, sachant bien que ces formes, établies

(1) Il se souvenait sans doute des deux vers de Goldsmith :

Man wants but little below,
Nor wants that little long,

si bien traduits par Ducis dans ce seul vers :

Il faut si peu pour l'homme, et pour si peu de temps !

dans le monde social, quelque vaines qu'elles semblent être, reposent toujours sur des sentiments respectables.

Il avait eu, surtout à l'armée, des rapports intimes avec beaucoup d'hommes devenus importants. Sa délicatesse le porta à ne les point rechercher par la suite, dans la crainte qu'ils ne lui supposassent des vues intéressées; et, quand un hasard le mettait en rapport avec eux, il avait soin de ne pas leur rappeler la position inférieure dans laquelle il les avait connus.

Doué d'une facilité remarquable pour l'étude des langues, il s'était fort appliqué à l'italien ainsi qu'à la langue de Cicéron, de Celse et de Virgile. Vers la fin de sa vie, outre sa langue maternelle, il parlait très-bien le latin, l'italien, l'espagnol et pouvait lire ou écrire en sept langues, en y ajoutant le grec, l'allemand et l'anglais. Cette aptitude était secondée par une excellente mémoire, par une oreille très-musicale et par un goût naturel pour les études de cette nature.

Ses publications scientifiques sont écrites avec clarté, méthode et correction. Quand il eut à présenter des généralités sur les principes de la science, il fit preuve d'une réelle élévation d'idées et de vues, présentées dans un style élégant et châtié. « Il y a, dit Buffon, pour l'exposition des données de la » science, une sorte de style spécial qui exige la réunion de » qualités assez rares : la clarté avant tout, l'élévation des vues, » tempérée par la réserve, la précision des détails, la justice » rendue à tous, la modération, la gravité, l'honnêteté du lan- » gage, la bonne foi avec soi-même, qui fait la bienséance pour » les autres : c'est ce que j'appelle la *vérité du style.* » C'est plutôt là, selon nous, ce que l'on devrait appeler le *style de la vérité.* Quand les idées viennent d'en haut, le style s'accorde avec les pensées, et les paroles les expriment dignement. « L'élévation » du caractère, a dit Humboldt, en parlant d'Arago, ajoute de » la gravité et de la noblesse à toutes les œuvres de l'esprit. »

Montagne était d'une taille moyenne, mais bien prise; ses

traits étaient réguliers et sa physionomie d'une douceur extrême. Sa constitution, bien que nerveuse, était assez robuste, et, quoique soumise à de longues souffrances, elle lui permit d'atteindre la vieillesse sans de graves infirmités. Il avait le goût instinctif de tous les arts et le sentiment du beau sous toutes ses formes. Dans sa jeunesse, il chantait agréablement, dessinait avec facilité, montait à cheval et dansait même avec élégance; mais il renonça à tous ces exercices dès qu'il s'aperçut qu'ils n'étaient plus de son âge.

Jeté sans guide et sans appui sur un sol agité par la guerre civile et par les révolutions, il sut choisir lui-même sa direction et la poursuivit sans jamais s'en écarter. Né pauvre, il mourut pauvre, mais riche de savoir, de souvenirs et d'affections. Aussi fut-il heureux, nous n'en doutons pas; car, après avoir satisfait ses goûts les plus chers, noblement employé tous les instants de sa vie et occupé l'une des plus belles places parmi les hommes éclairés de son temps, il mourut en chrétien, sans appréhension de la justice suprême, sans regret du passé, sans souvenir amer, estimé, chéri et respecté de tous... Si ce n'est là ni la gloire ni le bonheur absolu, c'est du moins le sort le plus digne d'un vrai sage, d'un homme juste, raisonnable et bon.

Tel fut Montagne. Tel nous l'avons connu, apprécié et vivement aimé. Malgré la différence de nos âges, il n'y en avait aucune entre nos goûts, nos humeurs, nos sentiments. Quoique moins éprouvé que lui par les peines et les douleurs de la vie, nous ne pensions pas être destiné à lui survivre et surtout à faire de ce savant, de ce vrai philosophe, le sujet d'une dernière étude biographique. En acceptant cette tâche pieuse, sans consulter nos forces, nous n'avons songé qu'à payer à sa mémoire la dette de notre amitié. Puissions-nous l'avoir fait d'une manière digne de lui et de la sincérité des sentiments qui nous unissaient.

APPENDICE



TROISIÈME PARTIE

APPENDICE.

XIII

Dans les pages qui précèdent nous n'avons parlé que d'une manière presque incidente des nombreux travaux scientifiques de Montagne. Bien qu'ils soient pour la plupart très-connus des naturalistes, cette étude biographique serait nécessairement inexacte si elle ne comprenait la liste complète de ses écrits et quelques détails qui s'y rattachent. Nous avons cru devoir aussi saisir cette occasion d'exposer quelques généralités relatives à la *Cryptogamie*, qui en est le principal sujet, afin que le lecteur puisse suivre, avec connaissance de cause, la série des travaux de Montagne et l'ensemble de son œuvre.

Soit que les grands végétaux attirassent toute l'attention des botanistes anciens, soit que ceux-ci aient, comme le vulgaire, dédaigné l'étude de cette végétation rudimentaire, soit enfin que l'imperfection des instruments d'optique ne leur permît pas de s'en occuper avec fruit, les plantes crytogames ont été longtemps négligées. Si l'on excepte les travaux du Florentin Micheli, qui vécut au XVIIe siècle, ce n'est guère que vers le commencement du XVIIIe qu'elles sont devenues l'objet des investigations des hommes spéciaux.

Les botanistes du siècle précédent n'en mentionnèrent qu'un très-petit nombre et ne décrivirent que des algues ou des champignons. Après Micheli, il faut remonter à Dillen et à Vaillant pour trouver quelques notions justes sur diverses

plantes de cet ordre. Linné, un peu plus tard, recueillit et coordonna tout ce qu'on en avait découvert jusqu'à lui, pour le rattacher à son système (1). Il en forma sa 24[e] classe et leur donna le nom de *cryptogames* c'est-à-dire *noces cachées*, qui leur est resté, bien que plus récemment on ait essayé de remplacer ce terme par d'autres que l'on pensait mieux exprimer leurs caractères généraux.

On sait que les plantes cryptogames sont dépourvues de corolle, d'étamines, de pistils, d'ovaire, et que leur embryon est simple, homogène, sans organes distinctifs. Un grand nombre de ces végétaux sont d'une dimension telle, qu'on ne peut les apercevoir qu'à l'aide de la loupe ou du microscope. Ils vivent peu et se multiplient avec rapidité. On a calculé que certains champignons peuvent produire soixante millions d'utricules par minute. Leurs organes reproducteurs se nomment *spores* et sont tantôt renfermés dans des réceptacles nommés *sporanges*, tantôt dépourvus d'enveloppes. Ils sont généralement remarquables par la richesse, la variété de leur organisation et par les particularités de leur existence. Leurs applications pratiques sont nombreuses et importantes.

De Candolle, en adoptant la dénomination de Linné, divisa les cryptogames en *vasculaires* et *cellulaires*. Parmi celles-ci, il distingua les *æthéogames* (noces insolites) qui comprennent les mousses et les hépatiques, des *agames* ou *amphigènes* (noces ambiguës), comprenant les lichens, les phycées (algues) et les fonginées (champignons). Montagne n'admit que la première division (æthéogames), craignant que la seconde ne préjugeât une question encore irrésolue, peut-être même insoluble, et il préféra leur donner le nom de *thallogènes* (2).

(1) La *Cryptogamie* de Linné, en 1764, se composait de 32 genres, qui renfermaient 414 espèces.

(2) Le *thalle* (rameau) est l'organe qui, dans les lichens, porte la fructification. Il correspond à la *fronde* dans les algues, et au *stroma* dans les champignons

Les cellules ou utricules qui composent le tissu des plantes cellulaires se présentent sous deux formes principales. Les unes sont cylindriques, tubuleuses, allongées; les autres se rapprochent de la forme sphérique ou cubique. Entre ces deux extrêmes les variétés sont infinies. La plante résulte le plus ordinairement de la combinaison ou de l'agencement des cellules. Celles-ci, loin d'être simples, se trouvent souvent emboîtées les unes dans les autres. Leur contenu est également variable : tantôt c'est un mucilage, tantôt une fécule; plus fréquemment, excepté dans les champignons, on y trouve de la chlorophylle, une matière colorante ou des sucs propres dont la chimie a su retirer des produits utiles à la médecine ou à l'industrie.

Il est difficile de donner des plantes de cette classe une définition qui puisse s'appliquer à leur ensemble. Cela tient à l'extrême diversité des formes du même organe, de famille à famille, diversité telle, que ces familles sont en apparence fort étrangères l'une à l'autre. Ces différences résident surtout dans leur structure, qui est purement cellulaire, d'une part, c'est-à-dire sans aucun mélange de trachées ni de vaisseaux, et de l'autre, dans leurs séminules, privées de cotylédons et plus comparables au pollen des végétaux supérieurs qu'à leurs graines.

Voici la plus récente distribution des familles cryptogamiques, donnée par Montagne et adoptée par la plupart des naturalistes :

I. CRYPTOGAMES VASCULAIRES.

Familles : *Equisétacées, Fougères, Marsiliacées, Lycopodiacées, Characées.*

II. CRYPTOGAMES CELLULAIRES.

A. (Muscinées) : *Hépatiques, Mousses.*
B. (Algues) : *Byssacées, Lichens, Floridées, Phycoïdées, Zoospermées.*
C. (Champignons) : *Coniomycètes, Hypomycètes, Gastéromycètes, Pyrénomycètes, Discomycètes, Hyménomycètes.*

Sans entrer ici dans les détails de la structure particulière de chacune de ces familles, qu'il nous suffise d'indiquer en termes généraux, empruntés à Montagne lui-même, les principaux caractères de quelques familles, les plus saillantes et les plus connues. On trouvera ceux qui se rapportent aux autres, clairement exposés dans les articles qu'il a consacrés aux plantes de cette classe, soit dans le *Dictionnaire universel d'histoire naturelle* de Ch. d'Orbigny, soit dans l'article *Cryptogamie*, faisant partie de notre *Traité de botanique* (1), soit dans les Introductions placées en tête de ses *Notices* sur la cryptogamie de diverses contrées, notamment la *Flore des Canaries* de MM. Webb et Berthelot, celle de *Cuba* de M. Ramon de la Sagra, les *voyages* de Dumont d'Urville, etc.

« Il existe sans doute de plus belles plantes que les *Algues;* il n'y en a point de plus jolies. Elles sont extrêmement variables dans leurs formes, leurs dimensions, leur structure et leurs couleurs. Leurs formes présentent tout ce que l'on peut imaginer à la fois de plus simple, de plus élégant et de plus bizarre. Leur dimension varie depuis l'extrême petitesse du *Protococcus atlanticus*, par exemple, dont plusieurs milliers couvriraient à peine une surface d'un millimètre carré, jusqu'à l'étendue des *macrocystes* de l'océan Pacifique, qui paraissent atteindre jusqu'à une longueur de 500 mètres. Leur structure intérieure est celluleuse. Quant à la couleur, elles présentent toutes les nuances du rouge, du vert, du brun, en passant par le vert olivâtre. Elles conservent dans les collections, outre leurs couleurs et leurs formes, toutes les apparences de la vie. Les algues sont en général des plantes aquatiques. Elles ne peuvent vivre et croître qu'en contact avec l'humidité.

Les *Lichens* (*dartres*, en grec) ont une physionomie très-

(1) Voyez l'ouvrage intitulé : *Instruction pour le peuple, ou Cent traités sur les connaissances les plus indispensables, etc.*, 2 vol. grand in-8 avec figures. Paris, Dubochet et Lechevalier, 1848-1850, t. I, p. 591 et suivantes.

variable. Tantôt ce sont des croûtes arrondies, fixées par une de leurs faces sur la terre, les rochers, les pierres ou l'écorce des arbres; tantôt ce sont des lignes noires, simples ou rameuses, assez semblables à des caractères arabes. D'autres fois, ils présentent des folioles rayonnant d'un centre commun, ou des expansions arborescentes terminées par des entonnoirs ou de petits renflements dans lesquels est contenu le fruit. Les Islandais se nourrissent du *Cetraria Islandica*, très-connu et employé en médecine. La *Cladonia rangifera* est l'unique aliment des rennes en Laponie. On trouve en Tartarie, et l'on a reconnu en Afrique un *Lichen esculentus* (*Lecanora*), qu'en raison de ses propriétés alimentaires on a soupçonné devoir être la manne des Hébreux. L'accroissement des lichens se fait avec lenteur. On les trouve dans toutes les régions du globe.

Les *Mousses* sont ces jolies petites plantes dont le port élégant, les formes délicates et la belle couleur verte charment nos yeux lorsque toute autre verdure a disparu, et que la nature semble morte. Ce sont elles qui forment ces tapis moelleux et comme veloutés sur lesquels nous aimons à nous reposer dans les bois. Elles bravent les hivers les plus rigoureux et fleurissent même sous la neige. Partout où une parcelle de terre permet à leurs racines de s'enfoncer, on peut être certain d'en rencontrer. Elles croissent aussi sur les écorces rugueuses des vieux arbres, et sont toujours plus abondantes du côté qui regarde le nord, comme si elles étaient chargées de leur servir d'abri contre le froid. Elles remplissent des fonctions importantes dans l'économie de la nature. C'est de leur détritus que se forme l'humus, cette terre végétale sans laquelle les plantes munies de cotylédons ne sauraient se développer, de même que les carnivores ne pourraient subsister sans les espèces herbivores. Comme les phanérogames, elles contribuent puissamment à restituer à l'air atmosphérique, sous l'influence de la lumière, le gaz oxygène qui lui a été soustrait par la respi-

ration des animaux. C'est à l'accumulation de certaines espèces que l'on doit la tourbe employée dans quelques localités comme combustible. Leurs autres usages sont peu importants et l'on peut en dire autant des *Hépatiques*.

Il n'en est point ainsi des *Champignons*. Ces végétaux, connus de tout le monde, sont d'un haut intérêt pour l'homme, qui trouve souvent en eux un aliment agréable au goût et très-nourrissant. Dans nos climats, le printemps et l'automne sont les saisons favorables à leur croissance, parce qu'il leur faut en même temps de la chaleur et de l'humidité. Sous les tropiques, leur végétation est continue et les espèces se succèdent sans interruption. Partout la rapidité de leur croissance est devenue proverbiale. Les champignons charnus sont seuls comestibles; surtout l'agaric de couche (*Agaricus campestris*), espèce cosmopolite, la morille (*Morchella esculenta*) et la truffe (*Tuber cibarium*); mais un grand nombre sont vénéneux, et, pour éviter les accidents auxquels donnent lieu les méprises, il faut se tenir sur ses gardes. Il vaut mieux s'abstenir que de payer de sa vie une erreur facile; « car il est malheureusement trop avéré qu'il » n'existe aucun caractère certain à l'aide duquel on puisse » distinguer des espèces vénéneuses celles dont l'usage n'est » accompagné d'aucun danger ».

D'après les plus récentes théories de la géogonie, les algues auraient précédé toutes les autres plantes et commencé pour les végétaux une série parallèle à celle que les animalcules infusoires ont ouverte pour le règne animal. Après les *algues* sont venus les lichens pulvérulents, crustacés, puis foliacés; ensuite les mousses et les champignons, espèces parasites de plus en plus développées.

L'importance des cryptogames doit être envisagée sous le double rapport de leur économie dans la nature et de leur emploi dans la médecine, les arts et l'industrie. 1° Il est évident que c'est de leur détritus, mêlé à celui de certaines roches,

que s'est formé l'humus primitif dans lequel se sont plus tard développées, et dans l'ordre de leur complication, les plantes monocotylédonées et dicotylédonées. Ils continuent encore, avec les débris des autres plantes, à entretenir dans des proportions convenables cette matrice de la végétation. 2° Les champignons et les mousses fournissent à l'homme et même aux animaux une nourriture agréable et abondante. On sait que les algues de nos côtes constituent un engrais excellent, propre à fertiliser la terre; on en extrait des alcalis, de l'iode, ainsi que du combustible. Certains lichens (*Rocella et Parmelia*) produisent une teinture rouge magnifique (orseille, orcine). D'autres cryptogames sont de véritables fléaux pour l'agriculture. L'étude des végétaux de cet ordre est donc d'un intérêt incontestable sous plusieurs rapports.

Le nombre des plantes cellulaires forme à peu près la cinquième partie des végétaux connus. Les recensements les plus récents donnent les chiffres suivants : mousses, 2500 espèces; hépatiques, 1200; champignons, 5 à 6000; lichens, 1200; algues et diatomées, 3500. Deux mille de ces plantes ont été introduites dans la science, décrites ou figurées par Montagne, soit dans son *Sylloge*, soit dans ses 7e et 8e centuries, soit enfin dans les nombreux mémoires qu'il a publiés.

XIV

Lorsque Montagne résolut de se livrer exclusivement à cette branche de la science des végétaux, la cryptogamie n'était pas encore constituée d'une manière générale. On comptait en Europe plusieurs savants très-distingués qui s'étaient voués à l'étude de quelques divisions de cette branche de la botanique, mais elle était peu cultivée en France. Montagne voulut l'y élever à la même hauteur où elle était parvenue chez les nations

étrangères. Il s'y adonna, comme l'a si bien dit M. le baron Larrey, « avec l'ardeur passionnée d'un jeune adepte et la constance réfléchie d'un vieux bénédictin », et, à force de persévérance et d'application, il parvint à se placer à la tête de la science. Son opinion devint la parole du maître, et les savants des deux mondes vinrent faire appel sur ce point à son expérience et à son autorité.

Son œuvre, ainsi que va le montrer la liste complète de ses écrits, comprend : 1° de nombreux mémoires, notices ou monographies, s'appliquant à une espèce, à un genre, à une famille de plantes cellulaires; 2° des généralités sur la classification et les divisions principales de cette classe; 3° la description, l'analyse et le catalogue des espèces qui composent la flore cryptogamique d'une contrée jusque-là inexplorée; 4° enfin la réunion dans des œuvres spéciales, sous la forme de *Sylloge* et de *Centuries*, de toutes les plantes qu'il avait examinées, décrites, figurées ou nommées. Aussi son œuvre est-il complétement original. « Ce qui caractérise surtout d'une manière » générale ses nombreux travaux, a dit M. Brongniart, c'est la » variété des objets qu'ils embrassent et qui concernent toutes » les familles des plantes cellulaires. » Ce qui ne les distingue pas moins, c'est leur nouveauté. Les divisions, les principes généraux de la science pourront être modifiés, mais les observations de détail qu'il lui a fournies conserveront toujours leur valeur et leur intégrité.

Ce n'est même pas à ses travaux si variés de cryptogamie que se réduit la longue série de ses recherches. Montagne, micrographe très-exercé, observateur habile, naturaliste profond et bon physiologiste, s'appliqua encore à l'examen de diverses questions qui, pour être résolues, exigeaient la réunion de ces diverses qualités. Ainsi il étudia les végétaux parasites qui se développent à l'intérieur comme à l'extérieur de l'homme, des animaux et des plantes, et qui donnent nais-

sance à certaines maladies dont la cause était restée inconnue. Il est un des premiers en France qui ait attiré sur ce sujet l'attention des savants. Relativement aux végétaux, c'était, selon lui, le point de départ d'une science nouvelle qu'il eût appelée la *pathologie végétale*, et qui est réservée aux observateurs à venir. C'est dans cette vue qu'il s'occupa avec succès de l'étude de la muscardine, de la maladie actuelle des vers à soie, de celle des pommes de terre, de la vigne, des bulbes de safran, du champignon qui s'attache au sucre cristallisé, et qui lui fut signalé par M. Payen, des feuilles d'olivier, de mûrier, de sainfoin, et de plusieurs autres phénomènes analogues, épiphytiques ou parasitaires. A la même série d'études se rapportent celles qu'il fit avec M. Rayer et qui les conduisit à reconnaître dans certaines urines le *Septomite urophile*: parcourant ainsi le champ immense de la micrographie, dans lequel il reste encore tant de faits à découvrir et de vérités à révéler.

On voit que s'il s'était exercé dans un domaine restreint en apparence, il avait su lui donner une assez grande extension, et l'exploiter d'une manière large et féconde. Il était de ces hommes dont les œuvres ont peu de retentissement chez leurs contemporains, mais dont les travaux restent dans la science, parce que l'auteur n'a rien négligé pour leur donner cette perfection sans laquelle rien ne saurait être durable. La cryptogamie, en effet, était devenue sa passion exclusive. Il y rapportait toutes ses pensées, ou plutôt elle était sa pensée unique. Vingt mois avant sa mort il fit faire sa photographie, et, en la distribuant à ses amis, il y joignit la page suivante que l'un de ses biographes, M. Larrey, considère « comme un manifeste ou un testament scientifique, signé avec la foi d'un philosophe chrétien ».

« Beaucoup de personnes, des savants même, dont il faut » pourtant excepter les naturalistes, s'étonneront sans doute » que l'on puisse, comme je l'ai fait, consacrer trente années

» de sa vie à étudier et faire connaître par des descriptions et » des figures analytiques ces plantes inférieures nommées *cryp-* » *togames*, dont quelques-unes seulement sont utiles dans » l'économie de la nature, tandis que d'autres sont employées » avec succès dans les arts, l'industrie, la médecine et même à » l'alimentation des hommes : les champignons, par exemple.

» Mais, abstraction faite de toute application, on ne saurait » vraiment imaginer l'intérêt croissant, toujours nouveau, que » cette étude inspire à ceux qui y consacrent avec désintéres- » sement leurs longs loisirs.

» Ainsi, pour ne parler que des algues, ces plantes admirables » qui vivent au fond des mers ou peuplent des eaux douces, elles » sont pour ainsi dire la palette où le Créateur a étalé ses plus » brillantes couleurs, pour composer de son magique pinceau, » en en graduant admirablement les nuances, ces végétaux qui » forment une de ses plus éclatantes parures ; et le milieu où » elles vivent et se perpétuent peut être considéré comme » l'immense laboratoire dans lequel, essayant ses forces, la » nature s'élève par gradation à des formations successives » de plus en plus compliquées, par le mélange varié et modifié » à l'infini des éléments les plus simples.

» Car si Dieu est grand dans les grandes choses qu'il a créées, » sa grandeur est encore plus manifeste dans les petites.

» *Deus maximus in minimis ! ! !* »

(5 octobre 1863.)

Nous n'ajouterons rien à ces nobles paroles. Elles peignent et résument en peu de mots, mieux que nous ne pourrions le faire, le savant et l'homme de bien dont nous n'avons fait qu'esquisser ici le portrait moral, les travaux et le caractère.

LISTE

DES TRAVAUX SCIENTIFIQUES

DE

Camille MONTAGNE

Mémoire sur le genre *Pilobole* et sur une nouvelle espèce découverte, par C. M. In-8, 7 p., 1 pl. col.

Mémoires de la Société linnéenne de Lyon, 1829.

Notice sur les plantes cryptogames récemment découvertes en France, contenant aussi l'indication précise des localités de quelques espèces les plus rares de la flore française.

1° Fougères et mousses.
(*Archives de botanique*, 1832, t. I, p. 125 à 142 et 212, avec une pl.)

2° Hépatiques.
(*Ibid.*, p. 224.)

3° Lichens.
(*Ibid.*, t. II, p. 6 et 289, avec deux planches)

4° Hypoxilées. In-8°, 26 p., 3 pl. col.
(*Ann. des sciences nat.*, 2e série, t. Ier, p. 295 et 337, avec trois pl.)

5° Champignons. In-8°, 32 p. avec 2 pl. col.
(*Ibid.*, t. V, p. 280 et 337; et t. VI, p. 28, avec 2 pl., mai, juin et juillet 1836.)

6° Algues et supplément.
(*Ibid.*, déc. 1837, t. VI, p. 321, avec une pl. col.)

Analyse de E. Fries, *Lichenographia europœa reformata.* Paris, gr. in-8, 8 p.

Annales des sciences naturelles, 1832.

Description des espèces (122) du genre *Sphœria*, qui croissent aux environs de Paris.

Nouvelle Flore des environs de Paris, par Mérat. Paris, 1834, 3e édit.

Détermination de quelques cryptogames de Bone, et description de deux espèces nouvelles, avec une planche.

Matériaux pour servir à la flore de Barbarie, par Steinheil (*Annales des sciences naturelles*, 1834, 2e série, t. Ier, p. 282).

Énumération des Algues et des Mousses recueillies par Bové dans un voyage au mont Sinaï.

Florula Sinaïca, par M. Decaisne (*Annales des sciences naturelles*, 1834, t. II, p. 10).

Description de quelques nouvelles espèces de cryptogames, découvertes par M. Gaudichaud dans l'Amérique méridionale.

Annales des sciences naturelles, 1834, t. II, p. 83 et 368, avec 2 pl.

Voyage aux Indes orientales, pendant les années 1825-29. *Champignons*, par MM. Bélanger et Bory de Saint-Vincent; *Cryptogamie*, par C. M. Paris, 1830, avec une pl.

Énumération des Mousses et des Hépatiques recueillies par M. Leprieur dans la Guyane centrale, et description de deux espèces nouvelles de ces deux familles. In-8, 28 p. avec 2 pl.

Annales des sciences naturelles, avril 1835, 2e série, t. III, p. 193.

Prodromus floræ fernandesianæ. Pars prima, sistens enumerationem plantarum cellularium quas in insula Juan Fernandez a Bertero collectas describi edique curavit C. M.

Annales des sciences naturelles, 1835, 2e série, t. III, p. 347, et t. IV, p. 86.

Sur la fructification des genres *Lycoperdon*, *Phallus*, et quelques autres genres voisins, par Berkeley; trad. de l'anglais par C. M. 1839, in-8.

Trois champignons recueillis en Égypte par Bové et décrits par l'auteur, dans les Plantes d'Égypte de M. Decaisne.

Annales des sciences naturelles, 1835, 2e série, t. IV, p. 193.

Jungermanniærum herbarii Montagneani species exposuerunt C. G. Nees, ab Esenbeck et C. M.

Annales des sciences naturelles, janvier 1836, 2e série, t. V, p. 52, avec 2 planches.

Sur quelques plantes du Japon, par C. M. et J. Decaisne. Bruxelles, 1836, in-8, 10 p.

Observations et expériences sur un champignon entomoctone, ou histoire botanique de la muscardine. In-4°, avec 4 planches. — In-8, 15 p.

Comptes rendus de l'Académie des sciences, 1836, t. III, p. 165; *Annales séricicoles*, 1847.

Recherches anatomiques et physiologiques sur l'hyménium des Agaricinées. In-4. avec 6 pl.

Comptes rendus de l'Académie des sciences, janvier 1837, t. IV, p. 18.

Monographie du genre *Conomitrium*, de la famille des Mousses.

Comptes rendus de l'Académie des sciences, septembre 1837, t. V, p. 486; *Bulletin de la Société philomathique*, 30 septembre 1837; *Annales des sciences naturelles*, 2e série, t. VIII, p. 239, avec une planche.

Mémoire sur l'organisation et le mode de reproduction des Caulerpées et en particulier du *Caulepra Webbiana*, espèce nouvelle de Caulerpées.

Comptes rendus des séances de l'Académie des sciences, 18 sept. 1837, t. V, p. 427. — *Mémoires des savants étrangers*. — *Ann. des sciences naturelles*, mars 1838 avec une pl.

Symblepharis, nouveau genre de mousse du Mexique.

Annales des sciences naturelles, 1837, 2e série, t. VIII, p. 252.

Plantes cellulaires exotiques nouvelles, centuries I à IX.

Publiées par décades successives dans les *Annales des sciences naturelles*, 1837-1862, 2e série; t. VIII, IX, XIII, XIV, XVI, XVII, XVIII, XIX; 3e série, t. IV, X, XI, XII; 4e série, 1856, t. V, p. 333; 1857, t. VI; 1862, t. II.

Des organes mâles du genre *Targionia*, découverts sur une nouvelle espèce du Chili.

Comptes rendus de l'Académie des sciences, 1838, t. VI, p. 197. — *Annales des sciences naturelles*, février 1838, 2e série, t. IX, p. 100, avec une planche.

Cryptogames algériennes, ou plantes cellulaires recueillies aux environs d'Alger, par M. Roussel.

Annales des sciences naturelles, 1838, 2e série, t. X, p. 268 et 334, avec 2 planches.

Historia fisica, politica, y natural de la isla de Cuba, por don Ràmon de la Sagra. Botanique de l'île de Cuba, plantes cellulaires, par C. M. Paris, 1838-1842. Édition française, 1 vol. in-8°, avec atlas in-folio de 20 pl.; édition espagnole, 1 vol. in-8°, avec le même atlas.

Des Coniocystes ou sporanges découverts sur le *Bryopsis Balbisiana*.

Comptes rendus de l'Académie des sciences, 1839, t. VII, p. 79; *Annales des sciences naturelles*, 1839, 2e série, t. XI, p. 370, avec une pl.

Remarques sur le *Callithamnion clavatum* et sa synonymie.

Annales des sciences naturelles, 1839, t. II, p. 166.

Cryptogamæ brasilienses, seu plantæ cellulares quas in itinere per Brasiliam a cel. A. de Saint-Hilaire collectas recensuit observationibusque nonnullis illustravit C. M. 14 pages, 1 pl.

Annales des sciences naturelles, juillet 1839, t. XI, 2e série, p. 42, avec une planche.

Sertum patagonicum, cryptogames de la Patagonie, et *Florula Boliviensis*, cryptogames de la Bolivie, recueillies par Al. d'Orbigny. Paris, 1839, 2 parties in-4, avec 15 pl. noires et col.

Voyage dans l'Amérique méridionale, par Alc. d'Orbigny.

Otia hispanica, auctore P. Barker Webb, 1839. Pentas secunda. Phyceæ novæ aut minus notæ, auct. C. M. cum tab. œnea in-f°. color. quinque species sistente.

Bryologia europæa, seu Genera muscorum europæorum monographiæ illustrata, auct. Bruch et Schimper.

Annales des sciences naturelles, février 1840.

Considérations succinctes sur la tribu des Laminariées et la sous-famille des Fucacées, et caractères sur lesquels est établi le nouveau genre *Capea*, figuré dans les plantes cellul. des Canaries. In-8, 8 p.

Annales des sciences naturelles, juillet 1840, t. XIV, 2e série, p. 48.

Recherches sur la structure du nucléus des genres *Sphærophoron*, de la famille des Lichens, et *Lichina*, de celle des Byssacées. In-8, 12 p., 1 pl.

Comptes rendus de l'Académie des sciences, 1840, t. X, p. 136 ; *Bulletin de la Société philom.*, 25 janvier 1840 ; *Annales des sciences naturelles,* mars 1841, 2e série, t. XV, p. 146, une planche.

Phytographia Canariensis, auct. B. Webb et J. Berthelot. — Plantæ cellulares, auct. C. Montagne. Paris, 1840, un vol. in-4, 208 p., avec un atlas de 9 planches coloriées.

Sur deux espèces péruviennes de la famille des Diatomacées.

Comptes rendus de l'Académie des sciences, 1841, t. XII, p. 183.

Præmissa in floram cryptogamicam Javæ insulæ. Fasc. I, auct. Junghunio. In-8, 15 p.

Histoire et synonymie du *Dasya arbuscula.*

Annales des sciences naturelles, 1841, 2, XV, p. 173.

Esquisse organographique et physiologique sur la classe des Champignons. Paris, 1841, in-8.

Histoire physique, politique et naturelle de Cuba.

Du genre *Xiphophora*, et, à son occasion, recherches sur cette question : Trouve-t-on dans les Fucacées les deux modes de fructification que présentent les Floridées ?

Comptes rendus de l'Académie des sciences, 1842, t. XV, p. 170 ; *Annales des sciences naturelles,* 1842, 2, XVIII, p. 206.

Sur une mucédinée qui se développe quelquefois dans les œufs conservés pour les usages domestiques.

Lu à la Société philomathique (*Archives de médecine comparée,* 1842, no 1er, p. 59).

Prodromus generum, specierumque phycearum novarum in itinere ad polum antarcticum, regis Lud. Philippi jussu, ab illust. Dumont d'Urville, peracto collectarum, notis diagnosticis huc evulgatarum, descriptionibus vero fusioribus nec non iconibus analyticis jam jamque illustrandarum, auc. C. M. Parisiis, 1842, in-8, 16 p.

Cryptogamæ nilgherrienses, seu plantarum cellularium in montibus peninsulæ indicæ Nilgherries dictis a cl. Perrottet collectarum enumeratio. (158 esp.) In-8, 26 p.

Annales des sciences naturelles, avril 1842, 2, XVII, p. 243, et XVIII, 12 p.

Voyage au pôle sud et dans l'Océanie, exécuté par les corvettes *l'Astrolabe* et *la Zélée*, sous le commandement de Dumont-d'Urville. Paris, 1842-

1845. — Plantes cellulaires, 1 vol. in-8, avec atlas colorié. in-f° de 20 planches col.

Considérations générales sur la tribu de Podaxinées et fondation du genre nouveau *Gyrophragmium*, appartenant à cette tribu. In-8, 16 p.

Comptes rendus de l'Académie des sciences, 17 avril 1843, t. XVI, p. 841 ; *Annales des sciences naturelles*, août 1843, 2e série, t. XX, p. 69.

Sur un nouveau genre de la famille des Hépatiques (*Duriœa*), par MM. Bory Saint-Vincent et C. M.

Comptes rendus de l'Académie des sciences, 22 mai 1843, t. XVI, p. 1112; *Annales des sciences naturelles*, avril 1844, 3, I, p. 223, une pl.

Sur une nouvelle espèce de *Dactylium*, développée sur le vitellus d'un œuf de poule, communiquée par M. Rayer, ainsi que le sujet de la précédente notice.

Lu à la Société philomathique (*Archives de médecine comparée*, 1843, n° 2, p. 175, t. VIII, fig. 15-18).

Fungorum species novæ surinamenses. In-8, 2 p.

Op. verzoek van den schrijver medegedeeld door, F. A. W. Miquel : *Observationes botanicæ de quibusdam plantis quas in colonia surinamensi legit vir gravissimus* H. C. Focke, s. l. (1843) 8, 21 p., 3 tab. (*E diairio Instituti regii scient. Nederl.*, anni 1843, seorsim impressæ.)

Cryptogames. Exposition sommaire de la morphologie des plantes cellulaires. Paris, 1843, gr. in-8, 16 p.

Dictionnaire universel d'histoire naturelle.

Voyage de circumnavigation de la corvette *la Bonite*. Botanique, par M. Gaudichaud; Cryptogames cellulaires, par MM. Léveillé, Montagne et Spring. Paris, 1844, 1 vol. in-8, avec un atlas de 20 planches in-f°.

Decades of fungi. — Decade II, by the Rev. Berkeley et C. Montagne.

London Journal of Botany, 1844, t. III, p. 349.

Bosquijo organografico y physiologico de la clase de los Hongos. Paris, 1844, in-fol. 30 p.

Quelques observations touchant la structure et la fructification des genres *Ctenodus*, *Delisea* et *Lenormandia*, de la famille des Floridées (ou Choristosporées, Dne).

Comptes rendus de l'Académie des sciences, 1844, t. XVII, p. 1357; *Annales des sciences naturelles*, mars 1844, avec rapport de M. Brongniart.

Mémoire sur le phénomène de la coloration des eaux de la mer Rouge.

Comptes rendus de l'Académie des sciences, 15 juillet 1844, t. XIX, p. 171 ; *Annales*, t. II, 3e série, p. 332, avec une pl.

Essai d'organographie de la famille des Hépatiques. Paris, 1845, gr. in-8. 16 p.

Dictionnaire universel d'histoire naturelle.

Note sur la maladie des pommes de terre, et caractères du *Botritis infestans.*
Bulletin de la Société philomathique, août 1845.

Note sur deux nouveaux champignons du Sénégal, etc.
Annales des sciences naturelles, 1845, 3e série, t. III, p. 273.

Plantæ cellulares quas in insulis Philippinensibus a cl. Cuming collectas recensuit observationibus nonnullis descriptionibusque illustravit C. M.
London Journal of Botany, 1845, t. IV, p. 3.

Sur l'existence des tétraspores dans une algue de la tribu des Zygnemées.
Comptes rendus de l'Académie des sciences, 1845, t. XXI, p. 924.

Notes sur des gemmes analogues à celles des Marchantées, trouvées sur des mousses.
Comptes rendus de l'Académie des sciences, 1845, t. XXI, p. 699.

Note sur un nouveau fait de coloration des eaux de la mer, par une algue microscopique (le *Protoccocus atlanticus*). In-8, 8 p.
Comptes rendus de l'Académie des sciences, 16 novembre 1846, t. XXIII, p. 914 ; *Annales,* 1846, 3, VI, p. 262. In-8, 8 p.

Aperçu morphologique de la famille des Lichens. Paris, 1846, gr. in-8, 12 p.
Dictionnaire universel d'histoire naturelle.

Considérations générales sur la famille des Mousses, comprenant leur morphologie et leur classification, Paris, 1846, gr. in-8, 20 p.
Dictionnaire universel d'histoire naturelle.

Phycologie, ou considérations générales sur l'organographie, la physiologie et la classification des Algues. Paris, 1847, gr. in-8, 46 p.
Dictionnaire universel d'histoire naturelle.

Enumeratio fungorum quos a cl. Drège in Africa meridionali collectos et in herbario miqueliano servatos descripsit C. M.
Annales, mars 1847, 3, VII, p. 166.

De Capnodio, novo genere. In-8, 2 p.

Traité de botanique (des Cent traités), par MM. P. A. Cap, C. Montagne et Ch. Martins. *Cryptogamie,* par C. Montagne, 6 p. et demie, in-8 à 2 col. avec fig. Paris, 1848, p. 690.
Annales des sciences naturelles, avril 1849, t. XI.

Étude micrographique de la maladie du safran connue sous le nom de *tacon,* in-8, 8 p.
Mémoires de la Société de biologie, 1849, t. Ier, p. 63, et *Journal of the hort. Society.*

Résumé succinct des observations faites jusqu'ici sur la rubéfaction des eaux. In-8, 10 p.
Mémoires de la Société de biologie, 1849, t. Ier.

Pugillus algarum yemensium quas collegerunt, annis 1847-49, clar. Arnaud et Vaysière et descripsit. C. M. In-8, 13 p.

Annales, avril 1850, 3e série, t. XIII, p. 236.

Sur une maladie de la vigne, occasionnée par le parasitisme d'une mucédinée du genre *Oïdium*.

Mémoires de la Société de biologie, 1850, t. II, p. 95, et *Bulletin de la Société centrale d'agriculture*.

Historia fisica y politica de Chile, por cl. Gay. — Botanica, Cryptogamia de Chili, t. VII et VIII. Paris, 1850. In-8, atlas in-4 de 18 planches, contient 1000 espèces.

Note sur une station insolite de quelques Floridées dans les eaux douces et courantes des ruisseaux de la Guyane.

Comptes rendus de l'Académie des sciences, 1850, t. XXX, p. 604.

Exploration scientifique de l'Algérie. Botanique, par Bory de Saint-Vincent et Durieu de Maisonneuve ; Algues de l'Algérie, par C. M. In-4, avec 28 planches.

Lettre à M. Payen sur le nouveau genre *Glycyphila*, champignon qui attaque les sucres cristallisés.

Comptes rendus de l'Académie des sciences, novembre 1851.

Sur l'algue des œufs de limace.

Comptes rendus de la Société de biologie, année 1851. Paris, 1852, t. III, p. 67.

Mémoire sur la multiplication des Charas par division. Paris, 1852, in-4 de 4 pages.

Comptes rendus de l'Académie des sciences, 14 juin 1852.

Mémoire sur la multiplication des Charas par division. In-8, 21 p., 1 pl.

Annales des sciences naturelles, 1852, 3e série, t. XVIII, avec une pl.; *Comptes rendus de la Société de biologie*, année 1852. Paris, 1853, 1re série, t. IV, p. 10.

Note sur le *Phycomyces nitens*, genre de la tribu des Mucorinées.

Comptes rendus de la Société de biologie, année 1852, Paris, 1853, 1re série, t. IV, p 62 ; *Bulletin de la Société philomathique*, avril 1852.

Diagnoses phycologicæ seu quibus caracteribus discriminandæ sunt species Lichenum Algarumque nonnullæ novæ, in tomo octavo nondum typis mandato floræ Chilensis, descriptæ. In-8, 18 p.

Annales des sciences naturelles, 1852, 3e série, t. XVIII.

Mémoire sur l'altération de la tige des céréales observée récemment en France et désignée sous le nom de *maladie du blé*.

Mémoires de la Société de biologie, année 1851, Paris, 1852, t. III, p. 249.

Sur le genre *Riella*, et description d'une nouvelle espèce.

Annales des sciences naturelles, 1852, 3e série, t. XVIII.

Sur un parasite qui se développe, dans des circonstances exceptionnelles, à la surface de certaines substances alimentaires et les fait paraître couvertes de sang. Lettre de C. M. à M. Flourens. In-4, 2 p.

Comptes rendus de l'Académie des sciences, juillet 1852 ; *Bulletin de la Société centrale d'agriculture.*

Sur la coloration rouge des substances alimentaires par la présence du *Monas prodigiosa*, Ehrenberg, *Palmella prodigiosa*, Montagne.

Comptes rendus de la Société de biologie, année 1852. Paris, 1853, 1re série, t. IV, p. 119.

Note sur des pommes de terre envahies par les filaments du *Rhizoctonia.*

Comptes rendus de la Société de biologie, année 1852. Paris, 1853, 1re série, t. IV, p. 118.

Rapport sur une altération du sucre de betterave.

Bulletin des séances de la Société d'agriculture, 1852-1853, 2e série, t. VIII, p. 139, 145.

Observations sur une maladie des poissons.

Bull. de la Soc. d'agr., 1852-1853, 2e série, t. VIII, p. 494.

Rapport sur une maladie des feuilles de Mûrier.

Bull. de la Soc. d'agr., 1852-1853, 2e série, t. VIII, p. 498, 503.

Observation sur une altération particulière du blé.

Bull. de la Soc. d'agr., 1852-1853, 2e série, t. VIII, p. 590.

Maladie du blé causée par deux cryptogames : l'*Uredo glumarum* et la Puccinée des Graminées.

Comptes rendus de la Société de biologie, année 1852. Paris, 1853, 1re série, t. IV, p. 118.

Lichenes Javanici exposuerunt C. M. et R. B. van den Bosch. In-8, 68 p.

Seorsum impressi e vol. 1. Plantæ Junghuhnetanæ. Enumeratio plantarum quas in insuli Java et Sumatra detexit Fr. Junghuhn. Lugd. Bat., 1853.

Maladie des Oliviers et des Orangers.

Comptes rendus de la Société de biologie, année 1852, Paris, 1853, 1re série, t. IV, p. 104.

Rapport verbal sur un travail de M. Hermann Hziglohn, concernant l'appareil sexuel mâle dans le *Spirogyra* et quelques autres Conferves.

Comptes rendus de l'Académie des sciences, 1853, t. XXXVII, p. 279.

Second mémoire sur la maladie des raisins, par Hugo Mohl, trad. de l'allemand par C. M. Paris, 1853, in-8, avec 1 pl.

Mém. de la Soc. d'agr., 1855, 1re partie, p. 455.

Note sur un blé dont les épis sont rouillés.

Bull. de la Soc. d'agr., 1853-1854, 2e série, t. IX, p. 375.

Troisième Rapport sur la rouille des blés et sur des taches que présentent les feuilles de Mûriers dans l'Ardèche.
Bull. de la Soc. d'agr., 1853-1854, 2e série, t. IX, p. 567.

Note sur une maladie des pois.
Bull. de la Soc. d'agr., 1853-1854, 2e série, t. IX, p. 160.

Rapport sur une maladie du Sainfoin.
Bull. de la Soc. d'agr., 1853-1854, 2e série, t. IX, p. 358, 359, 369.

Rapport sur une communication de M. Eugène Robert, concernant les maladies des végétaux.
Bull. de la Soc. d'agr., 1853-1854, 2e série, t. IX, p. 180.

Rapport sur une maladie des Oliviers.
Bull. de la Soc. d'agr., 1853-1854, 2e série, t. IX, p. 563.

Sur la maladie de la Vigne aux îles Canaries.
Bull. de la Soc. d'agr., 1853-1854, 2e série, t. IX, p. 571.

Rapport sur quelques végétaux malades.
Bull. de la Soc. d'agr., 1853-1854, 2e série, t. IX, p. 452.

Note sur un nouveau parasite qui attaque les feuilles des Mûriers.
Comptes rendus de la Société de biologie, année 1853. Paris, 1854, 1re série, t. V, p. 111.

Réapparition de l'*Oidium Tuckeri* sur la vigne des environs de Paris.
Comptes rendus de la Société de biologie, année 1853. Paris, 1854, 1re série, t. V, p. 97.

Coup d'œil rapide sur l'état actuel de la question relative à la maladie de la Vigne. Paris, 1853, in-8, 29 p.
Mémoires de la Société de biologie, année 1853. Paris, 1854, 1re série, t. V, p. 35.

Sur les accidents observés chez les animaux domestiques alimentés avec certains regains de luzerne, de trèfle et de sainfoin, par M. Matthieu et C. M.
Comptes rendus de la Société de biologie, année 1853. Paris, 1854, t. V, p. 95.

Rapport sur un mémoire pour servir à l'histoire naturelle des Sphaignes, par M. Schimper.
Comptes rendus de l'Académie des sciences, 1854, t. XXXIX, p. 8.

Note sur un nouveau mode d'alimentation du Ver à soie du ricin.
Comptes rendus de l'Académie des sciences, 1854, p. 985.

Communication relative à un questionnaire sur la maladie de la Vigne.
Bull. de la Soc. d'agr., 1854-1855, 2e série, t. X, p. 158, 163.

Communication sur la maladie de la Vigne.
Bull. de la Soc. d'agr., 1854-1855, 2e série, t. X, p. 158, 163.

Sur le Bombyx Cynthia.
Bull. de la Soc. d'agr., 1854-1855, 2e série, t. X, p. 83.

Communication relative à une note sur la maladie de la Vigne.

Bull. de la Soc. d'agr., 1854-1855, 2e série, t. X, p. 377.

Sur la maladie de la Vigne.

Bull. de la Soc. d'agr., 1854-1855, 2e série, t. X, p. 456.

Rapport sur un mémoire de M. Loidet, relatif à une maladie du Lin cultivé, fait au nom de la section des cultures spéciales.

Mém. de la Soc. d'agr., 1855, 2e part., p. 134, et 1856, 1re part., p. 69.

Sur une coloration rouge dans les eaux d'une distillerie de Betteraves.

Bull. de la Soc. d'agr., 1857-1858, 2e série, t. XIII, p. 605.

Communication sur des éducations de Vers à soie faites en plein air.

Bull. de la Soc. d'agr., 1857-1858, 2e série, t. XIII, p. 641, 658.

Observations sur la maladie des Mûriers.

Bull. de la Soc. d'agr., 1857-1858, 2e série, t. XIII, p. 549.

Sur le *Penicillium sitophilum.*

Bull. de la Soc. d'agr., 1857-1858, 2e série, t. XIII, p. 15.

Communication d'une lettre de M. Ciccone, sur un prétendu Champignon microscopique.

Bull. de la Soc. d'agr., 1857-1858, 2e série, t. XIII, p. 594.

Sur un travail relatif aux insectes qui attaquent les Oliviers.

Bull. de la Soc. d'agr., 1857-1858, 2e série, t. XIII, p. 466.

Sur un Champignon délétère de l'ordre des Mucorinés trouvé dans l'estomac des abeilles.

Comptes rendus de la Société de biologie, année 1857. Paris, 1858, 2e série, t. IV, p. 70.

Note sur une mycophicée développée sur la cyclamine.

Comptes rendus de l'Académie des sciences, t. LXVIII, p. 129.

Lettre à M. Ciccone sur un prétendu Champignon microscopique auquel on attribue la maladie des vers à soie.

Comptes rendus de l'Académie des siences, 1859, *ibid.*, 22.

Florula gorgonea, seu Enumeratio plantarum cellularium quas in promontorio viridi (cap Vert), insulisque adjacentibus a diversis botanicis et imprimis cl. Bolle, hucusque collectas recognovit descripsitque C. M. Paris. 1861, in-8, 16 p.

Annales des sciences naturelles, 4e série, t. XIV.

Note sur une plante marine de l'Australie, constituant un nouveau genre dédié à la mémoire du lieutenant Bellot.

Comptes rendus de l'Académie des sciences, 1855, t. XL, p. 300.

Note sur le nouveau genre *Mazzantia* de la famille des Pyrénomycètes. In-8, 7 p.

Bulletin de la Société botanique de France, 27 juillet 1855.

Rapport sur une communication de M. Vitard, relative à une maladie qu'il croit propre au blé d'Australie. 1855, in-8, 7 p.

Mém. de la Soc. d'agr., 1855, 1re série, p. 467.

Cryptogamia guyanensis, seu plantarum cellularium in Guyana gallica, annis 1835-49, a cl. Leprieur collectarum enumeratio universalis. — Algues. Parisiis, 1855, in-8, 202 p. avec pl. en 5 cah.

Annales, 3e série, t. XIV, p. 283.— *Collémacées et Lichens.* — *Annales*, 3e série, t. XV, p. 47.

Communication de trois lettres de M. Marès et d'une lettre de M. Castagne sur la maladie de la Vigne.

Bull. de la Soc. d'agr., 1855-1856, 2e série, t. XI, p. 387, 400, 487.

Communication sur un ouvrage allemand relatif aux maladies des végétaux.

Bull. de la Soc. d'agr., 1855-1856, 2e série, t. XI, p. 543.

Observation sur les nids de Salangane.

Bull. de la Soc. d'agr., 1855-1856, 2e série, t. XI, p. 529.

Note sur une maladie du Seigle.

Bull. de la Soc. d'agr., 1855-1856, 2e série, t. XI, p. 311.

Sur la végétation des Lichens.

Bull. de la Soc. d'agr., 1855-1856, 2e série, t. XI, p. 445.

Observation sur une maladie des Orangers.

Bull. de la Soc. d'agr., 1855-1856, 2e série, t. XI, p. 132.

Communication sur les Mucédinées parasites du Houblon et de la Vigne.

Bull. de la Soc. d'agr., 1855-1856, 2e série, t. XI, p. 313.

Rapport sur une communication relative à la maladie des Blés.

Bull. de la Soc. d'agr., 1855-1856, 2e série, t. XI, p. 193.

Note sur deux Algues nées pendant les expériences de M. Boussingault, relatives à l'action du salpêtre sur la végétation. Paris, 1856, in-4, 9 p.

Comptes rendus de l'Académie des sciences, 28 avril 1856, t. XLII.

Communication relative aux recherches récemment publiées en Allemagne, sur la multiplication des Algues.

Comptes rendus de l'Académie des sciences, 1856.

Note sur le *Boschia*, nouveau genre de la famille des Hépatiques. Paris, 1856, in-8, 5 p.

Bulletin de la Société botanique, 28 novembre 1856.

Note sur un champignon monstrueux trouvé par M. L. Soubeiran, dans les souterrains des eaux thermales de Bagnères-de-Luchon. 1856, in-8, 4 p.

Sylloge generum specierumque cryptogamarum, quas in variis operibus descriptas iconibusque illustratas, nunc ad diagnosim reductas, non nullas-que novas interjectas, ordine systematico disposuit C. M. Parisiis, 1856, in-8, 500 p.

Communication sur le soufrage des Vignes.

Bull. de la Soc. d'agr., 1856-1857, 2e série, t. XII, p. 28, 240.

Réflexions sur quelques modes de reproduction des Algues, à l'occasion de deux brochures de M. Pringshum. Paris, 1856, in-4, 4 p.

Rapport sur une communication relative à la maladie des Vers à soie.
Bull. de la Soc. d'agr., 1856-1857, 2e série, t. XII, p. 545, 548.

Communication sur un mode de palissage de la Vigne.
Bull. de la Soc. d'agr., 1856-1857, 2e série, t. XII, p. 348.

Communication d'un mémoire de M. Davainne, concernant le blé niellé.
Bull. de la Soc. d'agr., 1856-1857, 2e série, t. XII, p. 656, 661.

Sur un Champignon parasite des abeilles.
Bull. de la Soc. d'agr., 1856-1857, 2e série, t. XII, p. 326, 334.

Communication d'une lettre de M. Marès, sur les cultures de l'Hérault.
Bull. de la Soc. d'agr., 1856-1857, 2e série, t. XII, p. 538.

Sur une nouvelle cause d'obstruction des tuyaux de drainage.
Bull. de la Soc. d'agr., 1856-1857, 2e série, t. XII, p. 546.

Observation sur une maladie du Colza.
Bull. de la Soc. d'agr., 1856-1857, 2e série, t. XII, p. 680.

Observations sur le mycélium du *Xylostroma.*
Bull. de la Soc. d'agr., 1856-1857, 2e série, t. XII, p. 522.

Sur une maladie des Poiriers.
Bull. de la Soc. d'agr., 1856-1857, 2e série, t. XII, p. 744.

Sur une nouvelle matière lichénoïde rouge qui forme des taches lilas sur la peinture à l'huile.
Comptes rendus de l'Académie des sciences, 1857, t. XLIV, p. 754.

Communication à la Société impériale et centrale d'agriculture relative à plusieurs maladies de plantes économiques et potagères. Paris, 1857, in-8.

Rapport sur un mémoire intitulé : *De la Muscardine et des moyens d'en prévenir les ravages dans les magnaneries*. Paris, 1857, in-8, 23 p.
Mém. de la Soc. d'agr., 1857, p. 168.

Sur le soufrage des Vignes.
Bull. de la Soc. d'agr., 1857-1858, 2e série, p. XIII, p. 458.

Observations sur une communication de MM. Lespiault et Companyo, relative à l'*Antinnaria elocophila.*
Bull. de la Soc. d'agr., 1857-1858, 2e série, t. XIII, p. 15, 19.

Rapport sur un Blé malade.
Bull. de la Soc. d'agr., 1857-1858, 2e série, t. XIII, p. 545, 591.

Études sur le corps gras du ver à soie, par le docteur Ciccone. Traduites de l'italien. Paris, 1861, gr. in-8, 12 p.
Bull. de la Soc. d'agr., 1860-1861, 2e série, t. XVI, p. 381, 395, 400.
— *Journal d'agriculture pratique.*

NOTES

Lettre A (p. 7).

On voit que Montagne n'avait nullement pris part, comme on l'a cru, à la commission scientifique d'Égypte, ni aux exploits militaires de cette célèbre expédition, car il n'avait alors que quatorze à quinze ans et n'était qu'un simple employé de marine. La réunion amicale qui portait le nom de *Banquet des Égyptiens* et qui se réunissait chaque année, ne l'avait admis qu'à ce titre, comme elle admit, dans les dernières années, les parents de ceux qui avaient pris une part active à la campagne dirigée par Bonaparte, ou aux travaux de l'Institut d'Égypte, présidé par Monge et Berthollet.

Lettre B (p. 10).

Quel rapport peut-il exister entre une science qui a pour objet l'étude des formes et des propriétés des végétaux et l'art d'exciter les émotions de l'âme par l'intermédiaire du sens de l'ouïe ? C'est là une question qui nous semble neuve, quoique fondée sur des faits assez nombreux. Les noms de beaucoup de naturalistes et surtout de botanistes en fourniraient l'exemple. Après J. J. Rousseau, le plus célèbre de tous, nous pourrions citer Cuvier, Lacépède, De Candolle, Méhul, Laugier, Montagne, et de nos jours MM. W. Hooker, de Martius, Corda, Decaisne, Duchartre, Gide, G. Sand, Charles Martins, et une foule d'autres.

La musique et l'histoire naturelle plaisent aux âmes douces et portées à la tendresse. Les premiers ornements des fêtes publiques ou privées sont les fleurs et la musique. L'étude de la botanique n'est pas de celles qui s'emparent de l'esprit d'une manière tellement exclusive qu'elle le poursuive jusque dans ses heures de loisir et de repos. Le travail qui s'y rapporte laisse assez de liberté à l'esprit, et de calme à l'imagination pour que l'on puisse trouver dans la musique un repos plus efficace et plus doux que celui que l'on demande à d'autres arts.

Dans tous les temps, les lieux destinés au plaisir, les salles de fêtes, de banquets et de cérémonies, ont été décorés de fleurs, dont l'éclat et les parfums ajoutent aux pompes qu'on y déploie, comme les chants et la musique en forment les principaux intermèdes. Les cérémonies funèbres et religieuses emploient les mêmes éléments. Les anciens avaient leurs plantes *coronaires*, dont on faisait des guirlandes pour orner la salle des festins, et des couronnes que l'on plaçait sur le front des convives. La rose, le myrthe et la menthe, plantes chères à Vénus, étaient de ce nombre. Cette dernière en avait pris le nom de *Corona veneris*.

Ils avaient aussi leurs plantes *funéraires* (*plantæ ferales*) : le laurier, le rhamnus, le cyprès. Pline appelle le sapin : l'arbre des funérailles. On plaçait sur la tête des morts des couronnes formées de branches d'olivier, de laurier, de peuplier blanc, de fleurs de lis et d'ache. Les bûchers étaient composés de bois résineux et de plantes odoriférantes. Des chants et des instruments de musique précédaient les convois des funérailles. On peut attribuer ce rapprochement naturel entre les fleurs et la musique à ce qu'elles sont également propres à exalter l'expression des sentiments tendres ou passionnés.

Lettre C (p. 23).

Hurel, sorti d'une ferme de Normandie, ne sachant ni lire ni écrire, d'abord soldat de l'expédition d'Égypte, puis caporal, maître d'escrime et de danse, était un exemple frappant de ce que peut la volonté quand elle part d'une bonne et heureuse nature. Il s'éleva, en passant par tous les grades, jusqu'aux premiers emplois, et mourut à Bruxelles, chef d'état-major de l'armée belge.

Lettre D (p. 35).

« C'est ainsi que parlent les gens du monde, dit-il, ne comprenant » pas que l'on puisse trouver du charme dans une étude qui leur » semble oiseuse et surtout qui ne rapporte rien. Le *Cui bono?* est » toujours la première question qui vous est adressée. Heureux » quand quelqu'un de vos amis ne vient pas vous reprocher de sacri- » fier votre intelligence à de telles niaiseries..... »

Les plaisanteries sur les recherches scientifiques dont le vulgaire ne voit pas l'utilité immédiate ne sont pas chose nouvelle. Dans un des écrits de Lucien : *Les philosophes à l'encan* (*vitarum auctio*, 386),

Mercure voulant peindre un péripatéticien, s'écrie : « Voilà un homme qui va vous dire à l'instant quelle est la durée de la vie d'une mouche, la longueur du saut d'une puce, à quelle profondeur les rayons du soleil pénètrent dans la mer et quelle est la nature de l'âme d'une huître..... Que diriez-vous si vous l'entendiez expliquer quantité d'autres choses étranges, par exemple, prétendre que l'homme est un animal qui rit ou qui pleure, ou bien que l'âne ne peut rire, ni construire des bâtiments, ni naviguer sur les eaux?... »

Il est aujourd'hui d'aussi mauvais goût de plaisanter sur les sciences ou sur les académies, après les sarcasmes spirituels de Piron, que de s'attaquer sur le même ton aux choses religieuses après Voltaire et les encyclopédistes. Le mot *pédant* est devenu trivial dans la bouche des sots, comme le mot de *pruderie* dans celle des libertins, celui de *charlatan* dans la bouche des médecins envieux, et le mot de *puriste* à l'égard de ceux qui parlent avec exactitude et correction.

Quant au *Cui bono ?* cette expression est souvent détournée de son sens réel. On croit qu'elle signifie *à quoi bon ?* tandis que c'est une maxime de Lucius Cassius qui demandait, lorsqu'on ignorait le meurtrier, dans un crime ; *Cui bono fuisset perire eum de cujus agebatur.* Cicéron a rappelé cette maxime dans son *Oratio pro Milone.*

A quoi bon ? s'écrie-t-on en effet à l'annonce de toute découverte dont on n'aperçoit pas dès l'abord la portée pratique ou les applications. Mais ce n'en est pas moins un fait scientifique constaté, c'est-à-dire un moyen de plus mis à la disposition de l'intelligence et de l'industrie humaines. Lorsque le naturaliste John Hawkins apporta en Europe le *Solanum tuberosum* (la pomme de terre), qui pouvait prévoir que cette conquête, d'abord purement scientifique, nous préserverait pour toujours de la famine? Quand les enfants d'un opticien de Nuremberg remarquèrent en jouant le pouvoir grossissant de deux verres convexes appliqués l'un sur l'autre, qui aurait supposé que Galilée en tirerait la construction des instruments qui ont donné lieu à tant de découvertes astronomiques et révélé aux naturalistes tout un monde d'êtres et de phénomènes jusqu'alors inconnus ? Lorsque Galvani faisait mouvoir des grenouilles mortes, en soumettant leurs muscles à l'action d'un arc métallique, qui aurait prévu l'invention de la pile de Volta, la galvanoplastie et la télégraphie électrique ?

Cette idée d'utilité immédiate se présente d'ailleurs naturellement

à quiconque remarque un phénomène, un fait nouveau, et il faut reconnaître que sans cette pensée d'application pratique, la plupart des sciences fussent restées longtemps sans progrès. Il est évident que la chimie doit ses premières découvertes à la recherche de la pierre philosophale, l'astronomie aux besoins de la navigation, la géométrie à la nécessité du partage des terres, et la botanique aux ressources que cette science pouvait fournir à l'art médical.

LETTRE E (p. 45).

Le genre CAPEA, fondé sur la *Laminaria biruncinata* de Bory Saint-Vincent, se trouve figuré, avec l'analyse du fruit, dans la *Phytographia canariensis* de MM. Webb et Berthelot. Ce genre, généralement adopté, est décrit dans le *Sylloge* de Montagne, p. 396, et accompagné de la phrase suivante : « *Genus hocce novum nomine viri* » *ornatissimi amicissimi que P. A. Cap, pharmocopolæ lectissimi, aca-* » *demiæ imperialis parisiensis socii, ornatum volui, ut mea erga* » *illum benevolentia omnibus sicut illi manifestius pateat.* »

LETTRE F (p. 61).

Ses funérailles réunirent un grand nombre de personnes éminentes, de parents et d'amis. M. Brongniart, au nom de l'Académie des sciences, M. le baron Larrey, au nom du service de santé militaire, M. Robinet, au nom de l'Académie impériale de médecine et de la Société impériale et centrale d'agriculture, prononcèrent sur sa tombe des discours et lui adressèrent des adieux touchants auxquels l'assistance mêla avec attendrissement ses prières et ses profonds regrets.

Que l'on nous permette de rapporter ici quelques-unes des paroles prononcées par M. Brongniart à cette cérémonie : « Personne ne pou- » vait être en relation avec M. Montagne sans se sentir attiré par ce » cœur affectueux et dévoué, toujours prêt à être utile aux autres » et toujours reconnaissant du moindre service qu'on pouvait lui » rendre...

» Vivant au milieu de ses livres et de ses collections, se livrant à » l'étude sans ambition, pour le seul plaisir d'observer quelque être » jusqu'alors inconnu, d'y découvrir quelque fait nouveau et de le » faire connaître aux autres, jamais il ne s'était plaint de l'exiguïté » de sa fortune qui suffisait à peine à une existence modeste; mais » il fut cependant profondément touché lorsqu'à son insu, le mi-

» nistre de l'instruction publique, il y a peu d'années, voulut venir
» en aide à cette noble vieillesse et en alléger les pénibles moments.
» Telle fut cette vie entièrement consacrée au travail et à l'étude,
» pendant laquelle notre confrère n'a cessé de prendre part à nos
» travaux que lorsque la maladie l'accabla, et qui vient de s'éteindre
» pour ainsi dire sous nos yeux, en laissant dans nos cœurs un pro-
» fond sentiment d'estime et d'affection. »

Lettre G (p. 62).

A la vérité, cette biographie ne pouvait être qu'un éloge, car nous n'avons pu trouver dans cette longue vie le moindre sujet de blâme ; pas même une de ces défaillances excusables sur lesquelles un panégyriste est parfois obligé de jeter un voile adroit et bienveillant.

Lettre H (p. 63).

Voici la réponse de Montagne au sujet d'un lichen qu'il avait cru appartenir à un nid de salangane (*Comptes rendus de l'Académie des sciences*, t. XLI, p. 1000, année 1855) :

« Je me rappelle en effet fort confusément, car il y a de cela quelque vingt ans, qu'un lichen, je ne sais plus lequel, me fut présenté, dans le musée botanique de M. Delessert, par M. Guibourt, qui désirait en savoir le nom. Je ne me souviens plus toutefois si ce lichen entrait ou non dans la construction d'un nid de salangane. Quant à l'erreur qu'on me reproche, si erreur il y a, ce dont je ne demeure pas convaincu, il n'est pas un lichénographe qui ne sache combien la confusion est facile entre quelques brins de lichens voisins, privés de fructification, surtout quand on les observe, comme on le faisait alors, à l'aide d'une simple loupe et sans entrer dans l'examen de la structure du thalle.

» Dans ces déterminations, faites pour ainsi dire au pied levé, de productions si polymorphes, y a-t-il lieu de s'étonner qu'il y ait quelquefois confusion? Il serait bien étonnant que le contraire ne fût jamais arrivé, lorsque, comme moi, on a été à même de mettre des noms à plus de 200 000 échantillons de plantes cryptogames, reçues de tous les coins de la terre, et de le faire bénévolement pour obliger des botanistes ou de simples amateurs et propager le goût de la science aimable, si peu développé parmi nous. Je n'ai d'ailleurs jamais prétendu être infaillible.... » (P. 1001.)

LETTRE I (p. 66).

Montagne, loin d'être privé des soins de sa famille, comme on a eu tort de le croire, s'en entoura toute sa vie avec un empressement auquel ses parents répondirent toujours avec effusion. Ses dernières volontés offrent de nombreux témoignages de cette réciprocité d'affection naturelle, à laquelle il attachait beaucoup de prix. C'est uniquement pour sa famille qu'il a écrit son autobiographie, et il désire qu'elle y soit toujours conservée.

Paris. — Imprimerie de E. MARTINET, rue Mignon, 2.